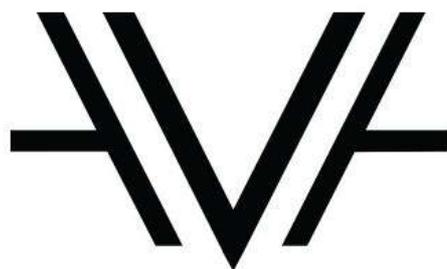


REVUE DE PRESSE



AGENCE VALEUR ABSOLUE

Contact presse

Audrey Grimaud

06 72 67 72 78

contact@agencevaleurabsolue.com



Soy libre de Laure Portier

Frère follet

par Jérôme Momcilovic

Laure Portier présentait voilà trois ans, dans de nombreux festivals où celui-ci fut très remarqué, un premier film documentaire admirable qu'elle avait appelé *Dans l'œil du chien* (prix du Court métrage au festival Cinéma du réel). Le chien n'y apparaissait en vérité qu'à la marge, discret relais pour l'émotion du spectateur, à qui ce film d'une quarantaine de minutes adressait le portrait cru et aimant d'une vieille dame aux derniers jours de sa vie, la grand-mère de la cinéaste. À la marge également, mais dans une scène à la limpidité bouleversante, on trouvait un jeune homme brun venu prendre la main de la grand-mère puis la caresser longuement, ses yeux détremés petit à petit par une émotion sans mots. Un bref commentaire de la grand-mère, un peu plus tôt, permettait de comprendre qu'il s'agissait là d'un second petit-enfant, le frère de la cinéaste. La vieille dame s'inquiétait pour lui, qu'on devinait en

difficulté. « Il fera son bout de chemin à lui », répondait la petite-fille derrière la caméra. C'est à ce chemin, à ce petit frère, qu'est consacré aujourd'hui *Soy libre*.

Relativement court, toujours très fin dans son appréciation des durées, ce premier long métrage ramasse ainsi près de seize ans de la vie d'Arnaud. Entre une première scène tournée en 2005 dans laquelle, entre deux séjours en centre éducatif fermé, son boniment de caïd dissimule mal l'enfant qu'il est encore, et à l'autre bout du film un ultime message vocal reçu d'un pays lointain où se poursuit aujourd'hui sa vie après diverses errances, un peu de prison, beaucoup de solitude surtout, *Soy libre* ne filme que lui, s'autorisant au profit du portrait quelques libertés avec la chronologie mais ne déviant jamais son regard singulièrement têtue. À cet égard, une chose frappe ici comme elle frappait dans le court métrage, qui donnait déjà le sentiment rare de voir apparaître d'emblée une cinéaste.

On pourrait brièvement se méprendre sur le geste de ces films, en voulant y identifier un genre documentaire au principe usé jusqu'à la corde. Portrait d'un proche en crise, présence affirmée du filmeur qu'on sent palpiter dans le cadre, intimité sans fard mais hospitalière : *Soy libre* n'est pas étranger à cette formule mais la rudoie considérablement.

La crudité assumée de son regard, identique à celui que *Dans l'œil du chien* posait d'emblée sur la grand-mère malade, n'y est pas l'envers de l'amour profond, et tout aussi entêté, qu'exprime le film d'un bout à l'autre. Elle en serait plutôt la condition, la voie d'une justesse imposée par l'enjeu de cet amour, trop sérieux et trop vrai pour souffrir l'indignité des clichés. L'amour y est une intensité qui n'exclut pas la caresse, mais ne saurait y trouver sa formule. Il faut le chercher parmi les braises où il brûle et refuse d'être saisi. Ainsi d'un film à l'autre un motif insiste, difficile à ignorer. L'unique plan large de la maison où se joue *Dans l'œil du chien*, maison où a grandi la cinéaste et où meurt sa grand-mère, noie la vision du bâtiment dans les flammes d'un imposant feu de jardin situé en amorce. Dans *Soy libre*, c'est un scooter qui brûle, dans un désert en bord d'autoroute espagnole, scooter volé par Arnaud, mais impossible à démarrer, alors cramé par dépit. La scène,

évidemment, brûle de deux feux à la fois, celui âcre du scooter et celui de la situation, absurdement dangereuse, qui attire et repousse simultanément la caméra.

Si ces brasiers font un motif éloquent, c'est qu'on sent plusieurs fois frémir sous les images un penchant incendiaire. Le dernier plan de *Dans l'œil du chien* et le premier de *Soy libre* se succèdent ainsi comme un seul mouvement. Dans l'un, faisant suite à la mort de l'aïeule, l'image s'atomise en suivant au plus près la course éperdue du chien. L'autre est collé à la nuque d'Arnaud tandis qu'il conduit son scooter à toute allure dans des rues vidées par la nuit, et que la sœur, collée à lui sur le siège passager, fait ce qu'elle peut pour filmer sans tomber. Le souffle de la vitesse râpe l'écoute, l'image tremble comme une flamme, un énième cahot fait pousser à la cinéaste invisible un cri sonore. Belle manière de lancer le programme du film, et le rodéo requis par son désir de portrait.

Car si *Soy libre* ne file évidemment pas tout le long à ce rythme (se laissant même creuser par de soudains et beaux ralentissements), un feu le traverse bel et bien qui est celui de cette relation frère/sœur, augmentée d'une relation filmé/filmeuse dont l'impératif de sincérité impose au film sa logique bagarreuse. Elle-même s'annonce sans délai dans l'échange, daté de 2005, qui inaugure le récit. Prié de se raconter pour nourrir le portrait, Arnaud articule des généralités sur la cité, sur Sarkozy, sitôt interrompu par sa sœur qui lui reproche de se planquer derrière des clichés. « *Mon obsession dès l'écriture, raconte Laure Portier, c'était de déconstruire le héros. Ma grande peur était qu'Arnaud façonne sa vie pour nourrir le film, et qu'il explose en plein vol, tout à sa violence, pour nous montrer à quel point il en est capable. Il fallait tuer le héros.* » Mais si le frère est régulièrement rappelé à l'ordre, la sœur ne l'est pas moins, plusieurs fois ramenée par lui à un symétrique défaut de sincérité et à une série d'insuffisances qu'il juge moins comme personnage que comme cinéaste concurrent. Sans cesse remis en question par ses deux personnages (lui omniprésent à l'image, elle seulement entendue – à une unique exception), le film exhibe sa mise en scène en la remettant constamment sur l'ouvrage. Comment regarder Arnaud : c'est la question de chacun, la filmeuse comme le filmé, le film comme la fratrie.

Une grande scène, à mi-chemin, porte cette idée très haut. Dans un sous-bois, Arnaud va et vient en équilibre sur un

tronc d'arbre, pendant qu'il maugrée une fois de plus contre la méthode de sa sœur, laquelle s'efforce quant à elle de le faire parler de sa violence, de la dureté de son caractère, de tout ce mal causé par une enfance douloureuse et qui, entre errances solitaires et passages en prison, lui rend la vie si difficile. Plutôt que répondre, Arnaud s'en prend à la mise en scène, qu'il dévoile sèchement : il se sent con, pas naturel, à faire les cent pas sur son tronc au lieu de marcher à sa guise. Comment pourrait-il être sincère si on lui impose un geste faux ? La sœur abdique, admet que l'idée était mauvaise, accepte de le filmer plutôt marchant. Mais, le problème apparemment résolu, Arnaud tarde à descendre de son tronc, qu'il continue d'arpenter d'un bout à l'autre. Signe que l'idée n'était pas si mauvaise, et même probablement douloureusement fidèle à la vie actuelle d'Arnaud, qui se persuade qu'il avance (et veut donc être vu marchant) mais n'ignore pas qu'il fait, comme sur son tronc d'arbre, du surplace.

Ce que le film ne dit pas, c'est qu'en vérité c'est lui qui avait eu l'idée de cette mise en scène sur le tronc d'arbre. Ainsi le moment de dévoilement (la mise en scène mise à nu, et même tournée en ridicule) relève encore de la mise en scène. « *L'idée était la sienne et il est donc d'une mauvaise foi terrible, mais il était important que j'aie tort dans cette scène* », dit la cinéaste. Parce qu'une nécessité plus grande encore prévalait sur cette exhibition des artifices cogérés par la filmeuse et le filmé. « *Il fallait que le film puisse changer le regard qu'on a toujours porté sur Arnaud. J'ai commencé Soy libre avec une idée très vengeresse, très Antigone : vous n'avez pas voulu regarder mon frère, maintenant vous allez le voir.* » Quand

Arnaud, en quête d'une seconde chance, s'envole pour l'Espagne puis le Pérou, le montage intègre des images filmées par lui seul, avec une caméra offerte par sa sœur. Images de lui plutôt que du seul paysage, savamment mises en scène, soucieuses toujours de justesse. « *Je m'agace assez*, dit Portier, *qu'on me demande si je lui avais donné des consignes de mise en scène, parce qu'on présuppose qu'il n'avait pas d'aptitude au langage cinématographique, alors qu'Arnaud a un sens inné du découpage. Là, je me dis que j'ai failli, je n'ai pas assez bien protégé mon personnage.* »

Ce geste rigoureux d'amour culmine dans une scène terrassante où, montrant Arnaud au chevet de sa grand-mère mourante mais avec d'autres images que celle utilisées pour *Dans l'œil du chien*, les deux films se rejoignent en secret, main dans la main une seconde fois. Pourtant, rien ici ne donne l'impression de retrouver, de l'un à l'autre, un seul et même film, ni même de reconnaître tout à fait des personnages. Seulement une grand-mère, un frère et une sœur : deux fois cela, chaque fois parfaitement unique, signe de la qualité d'un regard qui, quoi qu'il en dise, n'a failli en rien. ■

*Propos recueillis par J.M.
en visioconférence, le 9 février.*

SOY LIBRE

France, Belgique, 2021

Réalisation, image Laure Portier

Montage Xavier Sirven

Musique Martin Wheeler

Production Perspective films

Distribution Les Alchimistes

Durée 1h18

Sortie 9 mars



Mars 2022

Séverine Danflous

 CINÉ CRITIQUE



Juste des faits bruts

Excellent documentaire de **Laure Portier**, *Soy libre*, film familial très à vif.

PAR SÉVERINE DANFLOUS

Présenté lors du dernier festival de Cannes, *Soy libre*, le documentaire de Laure Portier tient quasiment du double portrait, celui de ce frère, Arnaud, que la cinéaste suit pas à pas durant quinze ans – de 2005 à 2021 –, mais aussi le sien en creux qui dessine une trajectoire bien différente puisqu'elle est l'aînée de la fratrie. À elle, dans cette ZUP des Deux-Sèvres, on donne la chance de faire des études, de quitter la famille pour s'épanouir dans une école de cinéma bruxelloise. Le cadet, plus jeune, se retrouve livré à la violence maternelle, aux crises de nerfs, aux dépressions et tentatives de suicide d'une mère quittée par un père peu enclin à jouer son rôle. Filmant au plus près du corps du frère, collé à sa nuque, la cinéaste s'empare avec tendresse de ce corps qui danse, qui boxe, qui voyage et se réapproprie l'espace après les enfermements multiples. Arnaud se raconte, souvent de dos, en mouvements, il évite d'affronter la caméra. Lucide, il décrit le manque de repères, les ongles de sa mère plantés dans son bras, les cris, les familles d'accueil qui succèdent aux foyers puis les séjours nombreux en maison de redressement. La délinquance pour seul horizon. Aucun misérabilisme dans ce travail sur l'intime, juste des faits bruts. Laure questionne son frère, cherche des explications. Lui tente de se justifier, puis se rétracte : « Y en a beaucoup qui n'ont pas eu de père, et ils ne sont pas tous devenus violents. » Cette parole qui se cherche nous renvoie aussi dans les cordes, nous spectateurs, lorsqu'il se moque des questions de sa sœur et anticipe les propos réflexifs à son égard. Que vont dire les « baba cools de la culture » ? Il caricature avec malice ceux qui le rejettent : « Toute cette violence,

c'est intéressant... On sent qu'il ne vole pas haut, mais il a la rage... » Le miroir qu'il nous tend révèle le caractère périlleux de tout documentaire-enquête sur les siens, les fractures familiales, les clichés inhérents au parcours du délinquant et les fausses tentatives d'explication des effets et des causes. Peut-être pointe-t-il du doigt l'inanité du projet de sa sœur, que cherche-t-elle à prouver au fond ? Que cette vie vaut la peine d'être vécue, répond-elle, quand Arnaud a l'intelligence de lui opposer qu'elle n'a pas à le juger, ni elle ni personne, que c'est sa vie et qu'il veut la vivre pleinement. Alors le documentaire peut bifurquer, échapper aux conventions du genre, comme Arnaud glisse entre les doigts de sa cinéaste de sœur. Subitement, il disparaît à Lima après avoir donné rendez-vous à Laure, elle se filme laissant un message sur son répondeur dans une chambre d'hôtel vide. *Soy libre* se fait le récit d'une conquête de la liberté pour Arnaud. Loin de la France et de ces parents qui l'ont abandonné mais surtout loin de la langue maternelle, la langue de la blessure, du rejet et de la trahison, la langue de cette mère qui n'hésite pas à le « balancer » à la police pour qu'il rejoigne un énième foyer, la langue dans laquelle il n'envisage plus de dire l'amour et de s'inventer une nouvelle famille. Une famille qui pourra tenir sur ses pieds, comme son fils, solide et accueillante. A Alicante puis à Lima, il se reconstruit dans une langue étrangère, fonde sa propre famille, redessine son histoire et en devient le maître. L'auteur pourrait-on dire puisque de nombreux plans s'attardent sur les dessins d'Arnaud comme autant de dévoilements intimes, autant de récits de soi. Une œuvre de filiation libre et inspirée.

SOY LIBRE

Laure Portier,
Les Alchimistes,
sortie le 9 mars



les Inrockuptibles

Mars 2022

Murielle Joudet

mensuel | site internet
presse nationale
tirage : 33 300 ex. | audience 640.7 K
visites/mois

SOY LIBRE de Laure Portier

Pour son premier long métrage, la documentariste écrit le roman cabossé d'un ado en crise et se rêvant ailleurs.

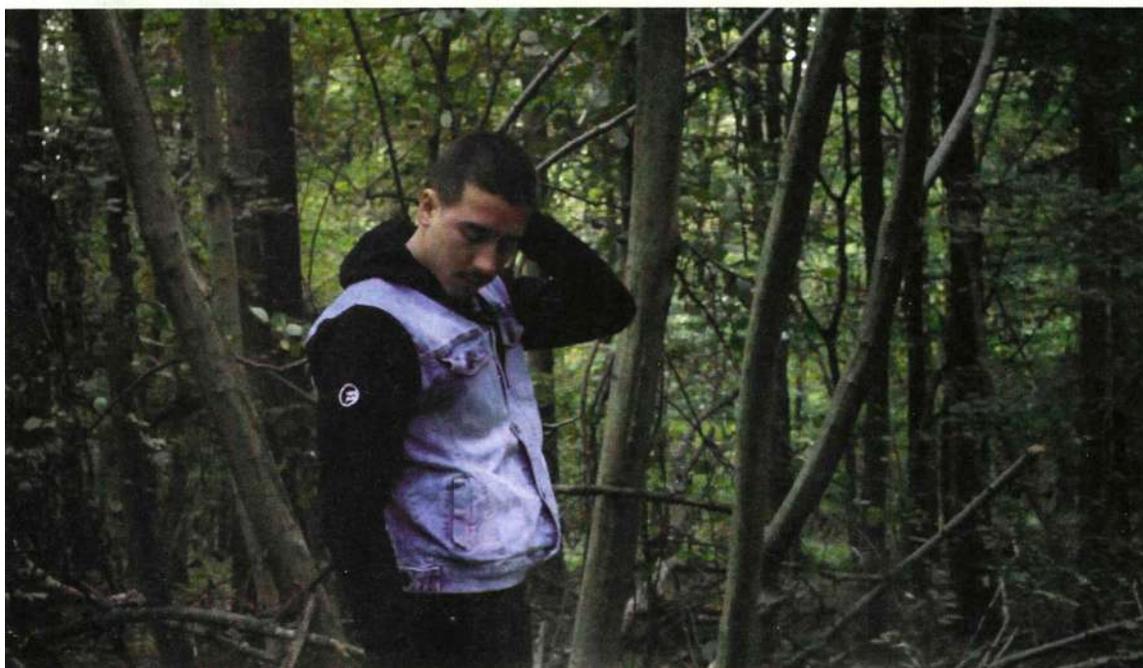
Premier long métrage de Laure Portier, *Soy libre* marque déjà la naissance d'un grand regard de cinéaste : effronté, obstiné, toujours juste et "à bonne distance", comme on pourrait le dire un peu facilement. Qu'est-ce qu'une bonne distance dans un documentaire ? Précisément un regard qui se refuse à cette neutralité faussement pudique et de bon ton, et qui préfère foncer comme un taureau dans son sujet, le harceler jusqu'à ce qu'il dégorge sa vérité. Après *Dans l'œil du chien*, magnifique moyen métrage consacré à sa grand-mère, Laure Portier suit ici son frère Arnaud, adolescent qui a fricoté avec la délinquance et qui traîne partout avec lui une colère qu'il décharge à intervalles réguliers : taguer un métro, voler un scooter avant d'y mettre feu, et puis s'enfuir ailleurs quand la justice est à ses trousses.

D'abord, Arnaud apparaît comme un adolescent sociologiquement déterminé, "explicable" : sa délinquance viendrait d'une histoire familiale âpre et sans amour – on pense à cette "enfance nue", abandonnée et enragée, telle que Pialat la filmait. Très vite, *Soy libre* décolle, devient le récit d'un affrontement qu'Arnaud entame avec la vie – et c'est à ça qu'on pense lorsqu'on le voit boxer sur un ring. Lutte entre Arnaud et la vie, mais aussi entre lui et sa grande sœur, qui le suit partout jusqu'à ce qu'il révèle ses nombreux visages, jusqu'à ce que sa vie se métamorphose en grand roman cabossé. Souvent, le petit frère se laisse faire, parfois, il enrage de cette caméra qui le colle et saisit des moments de rien, ironise sur les "babas cool de la culture" qui verront le documentaire, ne vient pas au rendez-vous. Telle sœur, tel frère :

le regardé est aussi libre et entêté que la regardante qui le poursuit, et ces deux-là donnent le sentiment d'entamer un jeu du chat et de la souris à travers le temps et l'espace. Car ce qui fait la beauté de *Soy libre*, c'est ce rapport entre sa modestie de moyens et son ampleur épique, se chargeant de fiction à mesure qu'il avance : Arnaud prépare son exil de France, ce pays qui n'a voulu faire de lui qu'un ado difficile, préférant la dèche en Espagne ou au Chili. Mais il n'y a pas qu'Arnaud qui se libère, s'allège. Le film se déleste progressivement du surcodage du documentaire sociologique : main dans la main, forme et personnage échappent aux déterminismes qui les menacent, se nourrissent mutuellement, et se réinventent autant de fois qu'il le faut. Pour Arnaud, le paradis semble être une destination toujours à venir, il cherche fiévreusement le paysage de son bonheur, et prend la caméra pour se filmer quand sa sœur ne peut plus le suivre. Mais elle revient et trouve dans toutes ses images récoltées un juste portrait de son héros : créature mythologique, intranquille, hypersensible, mue par une étrange force, un élan vital qui devient de plus en plus palpable. Et il faut bien l'endurance d'un grand amour pour suivre jusqu'au bout du monde cet inoubliable pirate.

♥ Murielle Joudet

Soy libre de Laure Portier
(Fr., 2021, 1 h 18). En salle le 9 mars.



156 ENTRETIENS

entretiens croisés

Laure Portier,
réalisatrice de *Soy Libre*
×
Nicolas Peduzzi,
réalisateur de *Ghost Song*

Leurs deux films étaient présentés à l'Acid à Cannes en juillet dernier et ont en commun, entre autres, de redéfinir les contours du documentaire. Laure Portier, qui dans Soy libre raconte le parcours chaotique de son jeune frère Arnaud, et Nicolas Peduzzi, qui fait le portrait d'Alex, Will et Nate, figures hautes en couleurs de Houston dans Ghost Song, ont échangé avec nous sur leurs méthodes de cinéastes et la manière dont ils saisissent ou modèlent le réel.

par Franck Finance-Madureira



Comment est née en vous l'envie de réaliser des documentaires ?

Laure Portier Ce n'est pas une envie de documentaire mais une envie de cinéma qui a commencé par l'envie de raconter des histoires. D'où vient l'envie de raconter des histoires ? Sûrement d'un manque dans la vie mais lequel ? J'ai commencé par faire une fac de lettres puis une école de cinéma, l'histoire commence là et devient très concrète. Mais, je n'ai pas l'impression de faire du documentaire, je ne suis pas une grande fan des documentaires, il y a souvent quelque chose qui me fâche de l'ordre du rapport au monde. D'ailleurs quand j'ai écrit *Soy libre*, je l'ai déposé à l'avance sur recettes et je l'ai défendu face à des fictions, et mes inspirations viennent beaucoup de la fiction et notamment de Lynch, de *Sailor et Lula* par exemple. Ce sont des univers, de la matière. Dans le dossier pour l'avance, il y a avait ce que je visais mais je précisais que, comme je travaillais avec des matériaux réels, cela n'existerait probablement pas comme ça.

Nicolas Peduzzi Je pense à peu près la même chose et cela m'irrite un peu quand on parle de documentaire parce qu'on a l'impression qu'on parle de reportage. Ce que dit Laure est important, c'est du cinéma à partir du moment que tu as une caméra. Le mot documentaire est un peu daté.

Laure Portier J'ai l'impression qu'avec ce vocabulaire, documentaire, documentariste, on sous-entend qu'on va documenter le réel comme si on allait raconter une vérité. Alors que l'objet caméra induit tout de suite le mensonge.

Nicolas Peduzzi Complètement d'accord. Il faudrait trouver un mot. Film de cinéma, c'est pas mal ! D'ailleurs Laure, dans ton film, tu joues beaucoup avec cet aspect-là ce que je trouve vraiment cool. Tout d'un coup c'est très cinéma direct et puis par moment, on sent qu'il y a un jeu.

L'idée, c'est de dire qu'il y a de la mise en scène quoi qu'il arrive ?

Nicolas Peduzzi Oui et, de tout façon, s'il n'y en a pas ce sont les personnes qu'on filme qui se mettent en scène. Il y a toujours une forme de mensonge ou de manipulation douce. Là, je tourne à l'hôpital et le fait d'avoir une caméra fait que le regard change et des choses ressortent différemment.

Laure, la motivation était de porter un regard différent sur votre frère ?

Laure Portier Ce n'est pas le point de départ. Avant tout, ce que je voulais c'était faire du cinéma avec lui. J'avais l'impression d'avoir trouvé l'endroit où moi je voulais être et je voulais rester avec mon petit frère. J'ai trouvé mon univers, ma famille, ma maison de fous aussi ! Je voulais l'embarquer là-dedans et je pense qu'il avait besoin ou envie d'être regardé. Sa place était devant la caméra et la mienne derrière, je suis une planquée !

Vos deux films ont en commun de mettre en scène de vrais personnages romanesques qui ont des destins et des errances de figures fictionnelles...

Nicolas Peduzzi C'est vrai qu'il y a ce côté-là et quand on s'est vu avec Laure, elle m'avait dit que son frère aurait pu être dans mon film. S'il vivait à Houston, il aurait pu être un pote de Will.

Laure Portier C'est ce que je me dit spontanément aussi mais en fait non parce qu'Arnaud ne fume pas, ne boit pas...

Nicolas Peduzzi Mais ils ont une intensité commune, une force évocatrice qui fait que ce sont des personnages qu'on a envie de regarder. En les rencontrant j'ai eu comme un flash. Dans mon premier film, je filmais mon ex-petite copine et Will était son cousin, on se connaissait bien, on a été confinés ensemble. J'ai flashé sur lui comme sur Bloodbath, Alex, la rappeuse. J'ai eu envie de passer du temps avec eux, de les filmer, de creuser quelque

chose. C'est un peu une histoire d'amour avec les personnages. Et cela m'a intéressé de jouer avec leur potentiel fictionnel.

Laure Portier Je travaille avec une telle intensité qu'il y a un moment où j'ai l'impression de jouer ma vie et j'ai un besoin absolu d'aimer ceux que je filme. De les aimer suffisamment pour interroger ceux qu'ils sont et m'impliquer. Il faut aussi qu'ils ne me laissent pas tranquille, que je ne sois pas dans une zone de confort total, qu'ils aient de l'espace pour se défendre. La différence avec le documentaire au sens où je ne l'aime pas, c'est que je ne fais pas autorité, je n'ai pas cette intention d'autorité ni sur les personnages ni sur les spectateurs. Si l'amour est un moteur, c'est aussi un bon guide.

Comment inscrit-on son point de vue de cinéaste, celui qui a autorité sur le film ?

Laure Portier Il faut déjà être là. Et puis, tout se joue au montage, c'est là où tout prend forme et tout s'assemble. On m'a demandé parfois si j'aurais pu cosigner le film avec mon frère. Mais s'il avait dû raconter lui-même ses 15 dernières années, il n'aurait assurément pas raconté ça de cette façon.

Nicolas Peduzzi Cela peut paraître un peu mystique ce que je dis mais, à partir du moment où je commence à être hanté par mes personnages, que j'en rêve, je sais qu'il y a un truc. Et se positionner, ça se fait sur moment, dans l'échange et, pour moi, cela s'est beaucoup joué avant le tournage pour établir une confiance, pour déterminer comment on allait jouer avec la fiction et le documentaire. En vivant, en traînant et en passant des soirées avec eux, cette confiance devient de plus en plus forte. On est happé par le film et comme contaminé par eux. Il faut aussi être capable de donner de soi, de se mettre en jeu aussi d'une certaine façon. C'est donnant-donnant pour moi, il doit y avoir une réciprocité.

French Mania

Frenchmania — printemps 2022 | 139



Vos deux films abordent de la manière très intime, comment se joue-t-on de la notion de voyeurisme ?

Nicolas Peduzzi Je soupçonne beaucoup de réalisateurs d'être un peu voyeuriste comme je le suis moi-même sinon on ne ferait pas ça ! Après, comme le disait Laure, au montage il faut être délicat. Mes personnages sont plus grands que nature et jouent parfois un cliché d'eux-mêmes mais je leur ai dit dès le début de ne rien faire qu'ils pourraient regretter. En faisant mon premier film, j'ai appris que certaines choses n'étaient pas nécessaires, qu'il ne fallait pas tout montrer. Je fais attention à mon propre côté voyeuriste en échangeant avec mon monteur.

Laure Portier Moi, je ne me sens pas spécialement voyeuriste mais je n'ai pas de difficulté à utiliser les matériaux de l'intime. Je suis construite comme un personnage dans mes films mais je n'ai pas l'impression que mon intimité en soi la matière. Je pense toujours et avant tout au spectateur au montage : à ce dont il a besoin pour vivre la scène, pour déambuler dans le film, pour recevoir une histoire. Je lui en donne assez mais pas trop ! Je n'ai jamais l'impression de mettre en danger ceux que je filme, peut-être parce qu'ils me sont très proches.

Quand vous avez vu chacun le film de l'autre, quelle a été la première question qui vous est venue et que vous auriez envie de vous poser ?

Nicolas Peduzzi J'ai beaucoup aimé le film mais la première question que j'ai eu envie de poser, c'est comment va ton frère, qu'est-ce qu'il devient ? Parce qu'on s'attache beaucoup à ce personnage et qu'il y a beaucoup de choses en lui qui m'ont rappelé des moments vécus dans ma vie privée.

Laure Portier Je vais toujours répondre qu'il va bien. Je réponds cela à chaque fois que je présente le film et qu'on me pose la question : il va aussi bien que nous tous, avec des hauts et des bas. Ce n'est pas toujours facile mais il est toujours au Pérou avec sa fille et la

maman de sa fille. Est-ce que c'est ça aller bien ? Je n'ai pas la réponse. En tout cas, le Pérou que j'ai découvert juste pour le voir parce que ce n'était pas un pays qui m'attirait en soi est un territoire qui correspond à son fantasme d'un endroit où il serait bien. Ce lieu est fait pour qu'il s'épanouisse parce qu'ici il a été cassé par un type de fonctionnement qui ne lui correspondait pas. Après, avec son histoire, avoir un enfant cela remue des choses mais il m'impressionne, il est là. Il ne fait pas semblant de ne pas avoir vécu ce qu'il a vécu et de ne pas avoir à affronter ce qu'il a à affronter. Ma question pour Nicolas concerne la séquence dans laquelle Will utilise la musique pour s'engueuler avec son oncle. Je me demande vraiment ce qu'il s'est passé et comment cela a été tourné.

Nicolas Peduzzi C'est de l'ordre de la mise en scène et c'est né d'une frustration. La première fois que j'ai rencontré Will, dans une soirée que je n'avais pas filmée, il sortait avec une fille et ils ont réglé leurs comptes, comme ça, en chantant devant tout le monde ! J'ai trouvé ça hallucinant et hyper poétique. On a essayé de faire ça avec son oncle qui est un peu crooner, qui adore Elvis Presley et qui s'exprime en improvisant autour de son mal être tous les lundis au karaoké ! Cela s'y prêtait ! On a passé l'après-midi à chercher et à essayer des choses, ils ont réussi à exprimer des trucs qui venaient de leurs trips, leurs rancœurs, leurs rage. Cela a été intense et ça les a apaisés même si c'était un peu moins bien que ce que j'avais vu la première fois.

Ca montre bien qu'il n'y a pas de règle et que la mise en scène, la mise en situation est permise même quand la matière est le réel...

Nicolas Peduzzi Je ne m'empêche pas de mettre en scène du moment que c'est lié à quelque chose de réel qui ancré en eux. Il suffit presque d'appuyer sur un bouton. Bloodbath, quand je lui demandais de refaire quelque chose, c'est que je savais que c'était en elle, on en avait parlé.

Laure Portier Dans mon cas, le but n'était pas de retracer la véracité de 15 ans d'histoire, c'était de savoir ce que je veux raconter, en l'occurrence là je voulais raconter le mouvement d'un personnage. La parole d'Arnaud ne se rejoue pas. Pour la scène d'émotion crue qui est celle où il retrouve ma grand-mère, je voulais provoquer quelque chose dans la vie d'Arnaud et je savais qu'il allait se passer quelque chose de fort. Le vivant est là où on lui donne de l'importance : la naissance, la mort. Mais je ne mesurais pas tout ce que ça allait déclencher dans son histoire. C'est là où mes méthodes pourraient être un peu dangereuses si je n'aimais pas très fort mes personnages ! Arnaud jouait beaucoup quand il tournait avec sa caméra, j'ai parfois eu la même scène en six versions !

French Mania

Frenchmania — printemps 2022 | 61

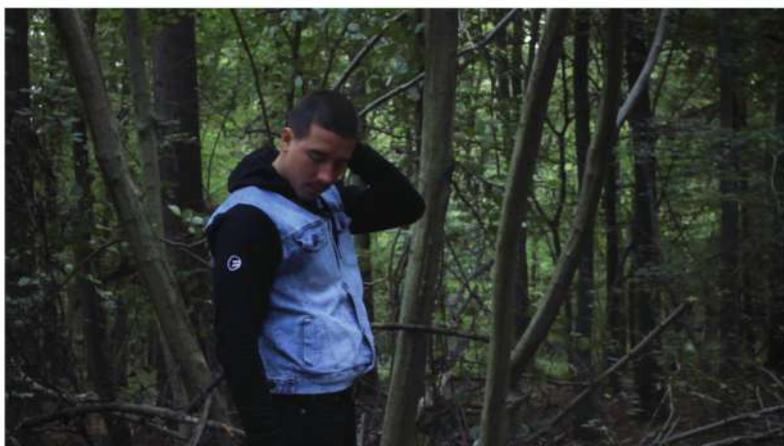


TROISCOULEURS

Février/Mars 2022

Raphaëlle Pireyre

bimestriel
presse nationale
tirage : 55 950 ex.



SOY LIBRE

SORTIE 9 MARS

Fonçant à scooter dans la nuit, Arnaud est un jeune homme impulsif, indépendant, rebelle. Sa sœur, Laure Portier, l'a filmé sur le long cours pour livrer un portrait touchant, présenté dans la sélection de l'ACID lors du dernier Festival de Cannes.

Dans *Soy libre*, Laure Portier suit avec une caméra légère — qu'elle lui confie parfois — son jeune frère, déjà entrevu dans son précédent film, *Dans l'œil du chien* (2019), qui se postait dans la maison de sa grand-mère en fin de vie. De 2005 à 2021, elle a ainsi filmé Arnaud, son regard d'adolescent sur la cité où il a grandi dans une famille décomposée et mal aimante, son désir de tout quitter pour une vie moins étriquée et contrôlée, ses dessins, expression brute de ses émotions violentes, ou encore ses critiques sur la mise en scène du film qu'ils font

ensemble. *Soy libre* n'est jamais aussi beau que lorsqu'il documente cet attachement profond qui se joue de part et d'autre de la caméra, et qui se manifeste surtout par des disputes parfois drôles, comme lorsque la réalisatrice provoque son frère en lui reprochant de ne pas savoir voler un scooter. Tourné entre les Deux-Sèvres, l'Espagne et l'Amérique latine, le film est surtout constitué de grandes ellipses qui laissent deviner des épisodes plus graves et dramatiques que ce que le film révèle. De ces quinze années d'existence chaotique, la cinéaste garde comme gouvernail son affection pour son frère et le désir de ce dernier de vivre sans entrave, afin de rester fidèle à son envie : mettre en cinéma les gens qu'elle aime.

Soy libre
de Laure Portier,
Les Alchimistes (1h18),
sortie le 9 mars



RAPHAËLLE PIREYRE

Le film est surtout constitué de grandes ellipses qui laissent deviner des épisodes plus graves et dramatiques.

9 MARS | ★★★★★

SOY LIBRE



La documentariste Laure Portier filme son frère, Arnaud Gomez. Par bribes, sur une longue période. On attrape des infos à la volée. Enfance douloureuse, séjours en prison... On voit Arnaud taguer un métro, foutre le feu à un scooter, dormir

dans la rue... Il finit par prendre la tangente, quitte la France pour l'Espagne, puis le Pérou. Il se prend régulièrement la tête avec sa sœur, derrière la caméra, dans des conversations qui soulignent la part de mise en scène à l'œuvre ici. Il se fout de la gueule des « babas cool de la culture » (nous, donc), qui se pâmeront devant ce concentré de « rage ». Construit de façon impressionniste, le film frappe par sa forme revêche, abrasive, pas commode. Puis finit par bouleverser, au fil d'un lent processus où le regard patient et amoureux de la réalisatrice parvient à transformer son sujet, son frère, en extraordinaire héros de cinéma. ♦ FF

Pays France, Belgique • De Laure Portier • Documentaire • Durée 1 h 18

Février/Mars 2022
Raphaël Clairefond



Laure Portier, réalisatrice de ***Soy Libre***

Au cinéma, il y a film de famille et film de famille. Celui de Laure Portier est vraiment unique en son genre. Elle a suivi son frère sur plusieurs années pour en tirer un portrait à vif d'un grand solitaire en souffrance jusqu'à l'exil, l'errance et, *in fine*, la reconstruction. Un degré d'intimité rarement atteint au cinéma et qui vous retourne totalement sans crier gare.

EN SALLES LE 9 MARS.

SOYLIBRE LAURE PORTIER



Filmant sur une quinzaine d'années son frère Arnaud, qu'une enfance compliquée a conduit en prison, Laure Portier substitue aux stéréotypes de la petite délinquance le portrait aimant et dégraissé de toute complaisance d'un être épris de liberté et aspirant, lui aussi, au bonheur. La confrontation parfois rugueuse de leurs points de vue et l'énergie farouche qui s'exprime tout au long du film, au gré de scènes de vie tour-

nées jusqu'au Pérou par le jeune homme, produisent un documentaire d'une force impressionnante, qui culmine quand Arnaud tombe le masque au chevet de leur grand-mère malade. Film de famille, *Soy libre* s'affirme alors comme un grand film de cinéma. De ceux qui s'adressent à chacun d'entre nous – aux frères, sœurs, enfants et parents que nous sommes.

– **François Ekchajzer**

| Documentaire, France (1h20).

6 mars 2022
Baptiste Thion

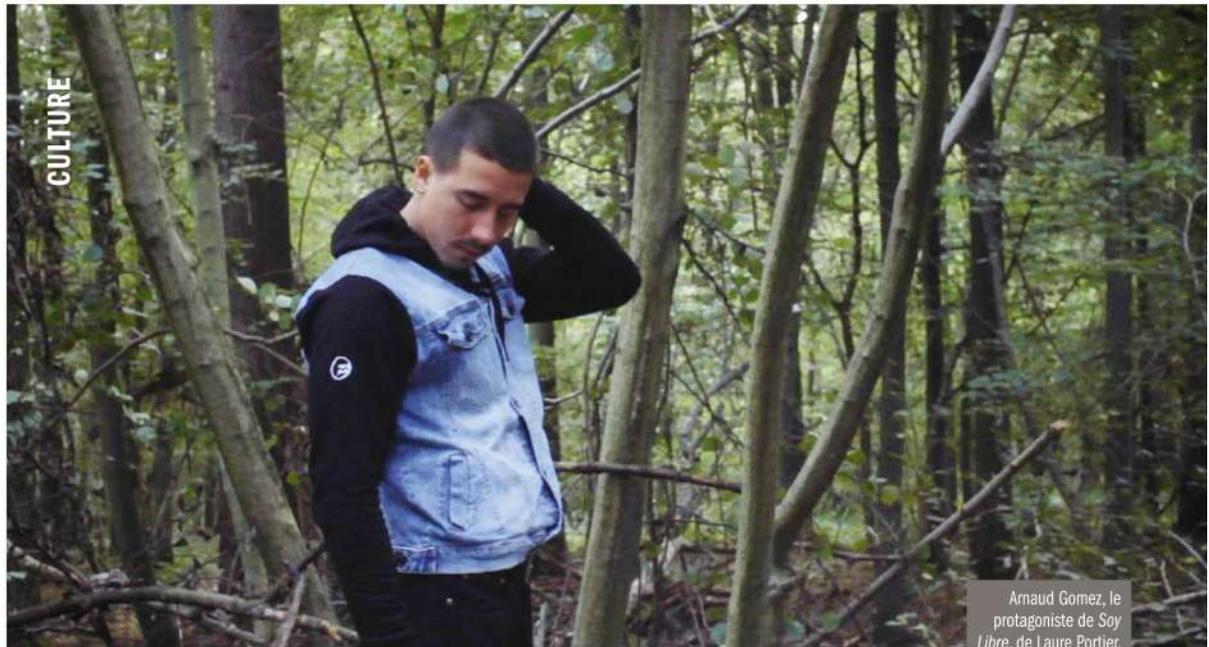
Soy libre ★★★

De Laure Portier, avec Arnaud Gomez. 1h18.

Pendant quinze ans, Laure Portier a filmé son frère Arnaud, petit voyou ayant la rage au ventre. En résulte un premier film étonnant qui prend le parti pris de l'intime, la réalisatrice interagissant avec son sujet si familier. En le suivant dans sa fuite en avant comme dans sa quête de liberté, de la France au Pérou, c'est aussi leur relation, entre complicité et chamailleries, qu'elle met en scène. Au final, ce très beau documentaire raconte autant le parcours d'un frère tête brûlée et ultrasensible que la touchante obstination d'une sœur toujours à l'affût d'un moment de vérité. ● **BAPT.**

9 mars 2022

Christophe Kantcheff



Arnaud Gomez, le protagoniste de *Soy Libre*, de Laure Portier.

Un cinéma charnel

ENTRETIEN

Gaëlle Jones, productrice de *Soy Libre*, œuvre pour que des formes différentes aient leur place dans l'espace cinématographique.

Christophe
Kantcheff



Gaëlle Jones
Productrice.

Politis 1 0936 10/03/2022
24

La productrice Gaëlle Jones, de Perspective films, est présente dans l'actualité à plus d'un titre. L'excellent *Soy Libre*, de Laure Portier, sort sur les écrans cette semaine (voir ci-contre), *Les Affluents*, de Jessé Miceli, y continue sa carrière, *Il n'y aura plus de nuit*, d'Éléonore Weber (lire *Politis* no 1658, du 15 juin 2021), récemment couronné d'un prix du Syndicat de la critique, bénéficie d'une ressortie, tandis que le premier film de Noah Teichner, *Navigators*, est présenté au Festival du réel, à Paris (1). Une bonne occasion de rencontrer une productrice qui exerce son métier avec la foi que le cinéma peut changer le monde.

Comment avez-vous rencontré la réalisatrice de *Soy Libre*, Laure Portier ?

Gaëlle Jones : Laure avait besoin de conseils en production. Je l'ai donc rencontrée simplement pour l'aider. Son projet m'a paru passionnant, je l'ai lu par plaisir. Ensuite, un épisode romanesque a eu lieu : elle s'est fait tirer les tarots par une femme qui se trouve être une cinéaste croate que je connais, qui a cité mon nom en séance. Laure m'a appelée : il lui semblait évident que nous devions travailler ensemble.

Qu'est-ce qui vous a plu dans son projet ?

D'une part – il s'agit là d'un critère plus général et essentiel à mes yeux –, c'est la sincérité que j'ai ressentie chez Laure et dans son projet. Cette sincérité, cette nécessité, me bouleverse toujours. De manière plus personnelle, *Soy Libre* me renvoie là d'où je viens, c'est-à-dire à ma jeunesse dans

une cité. J'y vois une formidable réponse, un bras d'honneur, même, à ceux qui assignent les personnes à leur place d'origine. Je suis avec Arnaud, le frère de Laure et protagoniste de *Soy Libre*, dès la première minute où j'entre dans ce projet. Le film est une ode à la quête de liberté. C'est pour moi très important, autant éthiquement que politiquement. Je me suis rendu compte récemment, à l'occasion d'une carte blanche qui m'a été accordée, que tous les films que j'ai produits ont une résonance personnelle, voire biographique. Par exemple, toutes les villes, tous les pays où j'ai vécu y sont représentés. C'est involontaire mais émouvant.

La dimension politique est importante à vos yeux. Pourquoi ?
Laure Portier dit que « *le cinéma pourrait ne servir qu'à réinventer*

le réel, ou du moins proposer autre chose dans ce qui s'y passe ». Cette idée que le cinéma peut transformer le réel est une très belle idée. Ce chemin que Laure emprunte rejoint mes préoccupations. Je veux croire que l'on peut encore changer le monde, malgré toutes les désillusions rencontrées. Pour moi, le cinéma fait langage commun.

J'ajoute que je ne dissocie pas le politique du poétique. Les auteurs avec lesquels je travaille abordent leurs sujets avec une certaine douceur, et beaucoup de respect. Par exemple, *Il n'y aura plus de nuit*, d'Éléonore Weber, est un film essentiel mais rude. Il donne à voir des vidéos nocturnes enregistrées par des caméras thermiques, tournées par des soldats en mission en Irak ou en Afghanistan. Mais la voix douce de Nathalie Richard et la puissance du texte, nourri des commentaires d'un pilote français ayant visionné ces images, font contraste. Le propos n'est ni frontal ni violent. C'est ainsi que le politique, le poétique et le sensible se déploient ensemble.

La fureur de vivre



LES ALCHIMISTES FILMS

CINÉMA

Dans *Soy Libre*, Laure Portier filme son frère en lutte pour trouver sa place quelque part.

Christophe Kantcheff

Il s'font corps sur la Vespa. Ce sont les premières images de *Soy Libre* : postée derrière son frère, Arnaud, qui conduit l'engin, Laure tient sa caméra. Arnaud y va plein pot, sans égard pour sa passagère, qui, lors d'un cahot plus brutal qu'un autre, lâche un « Ah ! » qui accuse le coup. Voilà qui pose la relation entre le frère et la sœur. Une relation intense d'amour fraternel qui passe par la médiation d'une caméra, entre un chien fou et un être plus posé.

Laure Portier filme son frère cadet depuis qu'il est adolescent. On le voit au tout début à cet âge, visage à peine sorti d'une enfance maltraitée, qui l'a mené dans un centre éducatif fermé puis en prison. Arnaud aime le bruit et la fureur. Il est comme un lion en cage, y compris en extérieur. Il se livre à de longues séances de musculation : sa manière de décompresser. Et de se préparer au combat. « Je dois affronter la vie », dit-il. C'est ainsi qu'il aime celle-ci. D'une certaine façon, il n'a pas le choix.

Ou plutôt si. Arnaud exprime une rébellion désordonnée face aux institutions, poursuit ses larcins – il a volé un vieux scooter qu'il finit par brûler –, mais ne s'engouffre pas dans la spirale de l'incompris. Il quitte ce « pays de merde ». Fuite en avant ? Pas vraiment. Il va voir ailleurs s'il y

est, c'est-à-dire s'il peut y trouver sa place. En Espagne d'abord, puis au Pérou. On se perd parfois dans ses voyages. Mais c'est son mouvement intime qui compte, sa géographie intérieure.

On continue à être avec lui. Non parce que sa sœur le suit – elle le rejoint de temps à autre –, mais parce qu'il se filme lui-même. Une sorte de contrat tacite les lie : ils font tous deux un film. Mais la présence de la caméra entre eux est parfois un sujet de controverse. Seul, Arnaud se filme dans une manifestation, dans des scènes de pillage, là où il dort à la belle étoile. Si Laure focalise l'objectif sur son frère, Arnaud montre volontiers le paysage. Il est l'auteur du seul plan large, magnifique.

Un reportage aurait réduit Arnaud à un cas social. Le cinéma et le regard de Laure Portier permettent de montrer que son frère n'est pas d'un seul bloc. La cinéaste, dont c'est ici le premier long-métrage, a parsemé son film des dessins expressifs d'Arnaud, qui ouvrent sur ses horizons émotionnels. Et dans une scène bouleversante entre le jeune homme et sa grand-mère proche de la mort, l'armure se fend, tout l'amour qu'il porte se délivre à grands flots. *Soy Libre* raconte une lutte existentielle menée par un garçon que rien n'autorisait à vaincre. Et pourtant... ■

Comment définissez-vous le cinéma de recherche que vous produisez ?

J'utilise cette expression dans son sens premier : chercher. Il n'est pas question de cinéma intellectuel, même si je revendique le fait de produire un cinéma exigeant, l'exigence devant s'appliquer en premier lieu à soi-même, mais en toute liberté. Le cinéma que je défends est charnel, viscéral. Chercher ne signifie pas obligatoirement trouver. Le cinéma de recherche creuse aux frontières de la fiction et du réel, il est empreint de doute, avec ses fragilités, mais toujours dans une certaine radicalité.

Ce que je propose, en tant que productrice, c'est un accompagnement. Je suis à la fois témoin et actrice, dans la durée, du geste premier des auteurs, avec pour seule arme la contagion du désir. Je suis comme une médiatrice entre les écritures (le scénario, le montage...) et les moyens, qu'il s'agisse d'embaucher un technicien ou de décrocher l'avance sur recettes.

Quelle forme prend votre accompagnement avec les auteurs ?

Je suis à leurs côtés là où c'est nécessaire. Il n'y a pas de modèle. C'est de l'artisanat, et c'est sans doute ce qui en fait le prix. Le seul avantage de la précarité, car les moyens financiers manquent, c'est la liberté. J'accepte de dissocier les calendriers de production et de fabrication du film quand cela s'avère nécessaire.

Il arrive qu'un film doive se faire très vite alors que la production s'inscrit dans un temps long : écrire, réécrire, déposer auprès des commissions, attendre leur verdict, redéposer... Sachant que la règle impose qu'un tournage ne puisse commencer tant que le financement n'est pas acquis. Cette désynchronisation des temps caractérise mon travail. Ce n'est ni une qualité ni une revendication, cela existe.

Chercher les financements est une de vos missions premières...

L'une des cordes du métier de producteur est en effet d'avoir une vision des financements possibles, à travers les aides privées ou publiques, les partenaires. Les guichets ne sont pas si nombreux : le Centre national du cinéma, les régions, les chaînes de télévision... Cependant, je consacre beaucoup plus de temps et d'énergie à établir la meilleure façon de les dépenser.

Pourquoi la salle est-elle cruciale pour vous qui ne faites pas de films pour la télévision ?

Pour être honnête, c'est plutôt la télévision qui ne s'engage pas sur les films que je produis. En tout cas, avant réalisation. Une fois les films réalisés, il arrive que des chaînes s'en portent acquéreuses. La salle est très importante pour moi en ce qu'elle signifie une expérience collective, inscrite dans une temporalité, une vive attention.

Avez-vous la préoccupation que vos films soient vus par un maximum de personnes ?

J'aimerais qu'ils fassent tous des millions d'entrées. Et si ce n'est pas le cas, ce n'est pas parce que le public rejette nos films, mais bien parce que le marché nous accueille très difficilement.

Ne pourriez-vous pas reprendre les formes dominantes, pour être plus « attractif », tout en les subvertissant ?

Je crois qu'il faut subvertir non les formes, mais les outils. C'est-à-dire le texte, l'enregistrement du son et de l'image, tourner un week-end par mois pendant deux ans, réaliser un film en deux jours ou en dix ans, etc. Je crois que les méthodes de fabrication sont des façons de penser et que ça produit des formes. Je suis contre tout compromis, parce qu'il incite à l'autocensure. Je vois comment un auteur peut se noyer pour accéder à une forme considérée comme accessible. C'est ce qu'attend le marché, à savoir les diffuseurs et les exploitants.

Je constate en outre que la focalisation sur le scénario, y compris en documentaire, entraîne un formatage. Ce culte du scénario est très réducteur. Il éloigne du désir premier, quel que soit le projet. Il faut se confronter au réel pour voir ce qu'il advient – une réalité à saisir – et laisser place à l'accident.

Je pourrais produire des films sauvages dans une cave. Le choix que j'ai fait depuis toujours, c'est d'être dans le système. Tous mes films vont dans les grands festivals. Nous ne nous opposons pas aux autres types de cinéma. Nous revendiquons la diversité. Nous voulons exister à côté d'eux.

Je reprends à mon compte les propos de Jonas Mekas : « Les films indépendants forment une nation. Nous sommes cernés par la nation du cinéma commercial comme les indigènes d'Amérique et d'autres pays sont cernés par le pouvoir dominant. Nous sommes invisibles, mais nous constituons une nation essentielle du cinéma. Nous sommes le cinéma. » ■

Soy Libre, Laure Portier, 1 h 18.

9 mars 2022

Mathieu Macheret

Un frère sous le regard de sa sœur

Laure Portier a filmé durant seize ans son cadet, à la vie éparpillée

SOY LIBRE

Des portraits documentaires, il en existe beaucoup, mais peu ont la fougue, le cœur bien accroché et le sang bouillonnant du premier long-métrage de Laure Portier, née en 1983, entièrement consacré à son frère Arnaud, de huit ans son cadet. L'art du portrait est à la fois le plus courant et le plus mystérieux, car il épouse les contours d'un individu et tient donc tout entier dans sa relation exclusive au « sujet » humain dont il sonde les apparences. Mais qu'advient-il quand ce sujet, mû par un tumulte intérieur, ne tient pas en place, ne cesse d'aller voir ailleurs, s'arrache à tous les cadres établis? *Soy libre* répond de la plus belle des façons. Ce film, à son tour, ne cesse de lui courir après, pour mieux en retenir quelque chose: une image, même incomplète, une pulsation, même syncopée.

Arnaud n'est pas n'importe quel petit frère, mais un double malheureux, celui qui ne s'est pas aussi bien tiré d'une enfance en cité, dans les Deux-Sèvres, prise en tenaille entre des parents désaxés et divers séjours en foyers ou en centres éducatifs. Réalisé entre 2005 et 2021, le film rassemble seize ans de sa vie, depuis l'adolescence turbulente marquée par des faits de délinquance jusqu'aux prémices d'un apaisement adulte qu'il est allé chercher très loin outre-Atlantique, en terres étrangères.

Quête d'une seconde chance

On le découvre encore gamin en bas des blocs, taquinant le scooter, se forgeant à coups de tractions une allure de caïd que dément la profonde lucidité de ses prises de parole face caméra. Puis vidant son appartement, bien décidé à arrêter les « conneries » pour refaire sa vie en Espagne. Commencent alors des pérégrinations où l'on retrouve Arnaud par intermittence, ici ou là, à pied ou en avion, et bientôt jusqu'au Pérou, avec chevillée au corps une insatiable soif de liberté, qui se comprend aussi comme la quête éperdue d'une seconde chance. Avec elle viennent le sentiment de n'être nulle part à sa place et l'ombre d'une violence qui menace incessamment de resurgir.

Entre la sœur derrière et le frère devant la caméra, les positions



Arnaud Gomez, un portrait filmé dès sa turbulence adolescente. LES ALCHIMISTES DISTRIBUTION

sont beaucoup plus incertaines, fluctuantes, qu'elles n'y paraissent. Dans une scène qui le montre aux prises avec un deux-roues défectueux, Arnaud reproche à la réalisatrice de le filmer en si pitoyable situation. Plus tôt, celle-ci n'hésitait pas à l'apostropher en le voyant s'enfermer lui-même dans le cliché du gosse de cité. A un certain stade, c'est Arnaud qui, de loin en loin, fait parvenir à sa sœur des images de lui, documentant son quotidien de vagabond ou, dans un passage hallucinant, sa participation à des émeutes quelque part en Amérique du Sud. Venue le rencontrer à Lima, mais confrontée à son absence, la cinéaste passe à son tour devant la caméra et devient personnage. Dans cette valse de positions qui les lie et les oppose s'invente peu à peu une mise en scène partagée, où chacun fourbit ses propres armes. Celles d'Arnaud? Un art de la disparition et du surgissement, une façon d'être furtive, d'entrer et sortir de l'image, qui le rend insaisissable – et d'autant plus passionnant. Contrairement à beaucoup d'autres documentaires qui se

On retrouve Arnaud par intermittence, ici ou là, à pied ou en avion, et bientôt jusqu'au Pérou

proposent de filmer un proche, *Soy libre* sacrifie peu, sinon rien, à la grammaire du journal intime.

C'est un portrait brisé, fractionné, que compose ici Laure Portier, au gré des syncopes et intermittences du personnage, selon une logique affective qui s'embarrasse peu de contextualiser quoi que ce soit. Et, de fait, on ne sait jamais très bien, d'une scène à l'autre, où se situe Arnaud, si l'on a avancé ou remonté dans le temps. Seul indicateur: les transformations du personnage, une coupe de cheveux, une tenue différente, un visage plus ou moins gamin, qui indiquent une saute, un intervalle.

Le montage heurté agit comme une mémoire active, susceptible de faire resurgir dans la trame dispersée du présent les éclats du passé. Comme lors de ce flashback bouleversant, où Arnaud, revenu en 2005, se tient au chevet de sa grand-mère agonisante, au visage ravagé par la maladie (aïeule qui faisait l'objet du précédent moyen-métrage de Laure Portier, *Dans l'œil du chien*, en 2019). Le jeune homme, en larmes, s'écroule quand il apprend qu'elle mange seule, parce que lui aussi, qui a vagabondé, sait « à quel point c'est dur ». Apparaît alors, ainsi formulé, le fil rouge de sa vie éparpillée: une solitude immense, sans contours, que le film vient en quelque sorte réparer, épancher. Filmer comme on tend la main pour mieux protéger, ou comme on esquisse un geste d'amour: c'est bien à cela que pourrait se rapporter *Soy libre* (« je suis libre »), rétif à toute autre forme de définition. ■

MATHIEU MACHERET

Documentaire français de Laure Portier (1 h 18).

« Filmer Arnaud, c'était le sauver à tout prix »

La réalisatrice de « Soy libre » explique avoir voulu, avec son film, venger son frère incompris

RENCONTRE

On la cherche dans la clameur et l'agitation d'un café du quartier Bastille, à Paris. Laure Portier est bien au rendez-vous, présence discrète, qui ne laisse a priori rien augurer de l'ardeur et de la furia de *Soy libre*, son premier long-métrage, l'un des temps forts de la sélection ACID lors du dernier Festival de Cannes. Dès les premiers mots échangés, c'est pourtant bien la même détermination qui s'exprime, teintée d'une pointe de désillusion. Car, selon la réalisatrice, née en 1983, « à quoi bon sortir un film en salle au moment où les gens n'y vont plus » ?

Peut-être justement pour secouer la routine des films en salle ? *Soy Libre* en a la capacité, par le portrait vif et opiniâtre qu'il dresse d'un petit frère prénommé Arnaud, né comme elle dans une cité des Deux-Sèvres, mais qui, lui, a connu la rue, la délinquance, les

centres éducatifs et la prison. « En tout, je l'ai filmé sur quinze ans, explique la cinéaste. Les premières images datent de 2005. Ce sont des scènes non retenues au montage de mon précédent film, *Dans l'œil du chien*, où je prenais ma grand-mère pour modèle. Mais le projet ne s'est concrétisé qu'en 2012, avec l'écriture d'un dossier déposé au CNC [Centre national du cinéma et de l'image animée] et la chaîne de production qui s'ensuit. »

« L'école l'a réduit en bouillie »

On se demande à partir de quel point les parcours de la sœur et du frère ont commencé à diverger. « C'est l'école, répond-elle laconiquement. Ou plutôt l'intérêt éducatif que les adultes ont bien voulu placer en moi et, allez savoir pourquoi, pas en Arnaud. A partir de là, l'école est quand même la porte principale pour trouver sa place dans la société française. J'ai compris très tôt le tri social et la compétition qu'elle opérait. J'en ai

joué et ça ne m'a pas fait souffrir. Arnaud, ça l'a réduit en bouillie. »

A 20 ans, elle quitte les Deux-Sèvres pour mener des études de lettres modernes à Toulouse. « Le cinéma m'est venu sur le tard, à l'âge de 23 ans ». Après un an à l'École nationale supérieure de l'audiovisuel toulousaine, l'Ensav, elle décroche le concours de l'Institut national supérieur des arts du spectacle, à Bruxelles, où elle s'est installée depuis. Elle s'y forme aux techniques de l'image et intègre des équipes de tournage pour devenir assistante caméra. Le passage à la réalisation n'est pas un geste hasardeux, mais longuement nourri. « Je voulais raconter des histoires, dit-elle simplement. J'ai d'abord commencé par écrire. »

Pourquoi, alors, filmer quelqu'un d'aussi proche que son frère, au risque de faire voler en éclats toutes les précautions documentaires ? « Le filmer, c'était pour moi le sauver à tout prix, et même le venger », explique-t-elle.

« Quand j'avais la vingtaine, je me sentais envers lui comme une sorte d'Antigone. Je voulais défendre cet enfant incompris contre le reste du monde qui avait tort de le rejeter. Cela a été un enjeu jusque dans le choix de mes collaborateurs, de mon monteur : on ne pouvait pas se moquer de mon frère. »

Arnaud impose au film son rythme, sa mobilité, toujours en quête d'un ailleurs, sans cesse sur une ligne de fuite. On le retrouve à Barcelone, puis, sans crier gare, au Pérou. « Je suis toujours en retard sur lui, au point que ça définit la grammaire du film : impossible de poser la caméra ni même de faire un plan large. A peine le micro posé, il était déjà parti. Si t'es pas là, t'es pas là ! » Une course qui nous amène directement au prochain film : sera-t-il encore situé dans le giron familial, ou complètement différent ? « Différent ? Genre une comédie romantique ? Je crois que j'aurais un peu de mal ! » ■

MA. MT.

9 mars 2022
Laura Tuillier

«Soy Libre», chemin de frère

Présenté à l'Acid à Cannes, l'émouvant documentaire de Laure Portier retrace quinze ans de la vie en marge de son cadet, Arnaud, solitaire avide de liberté.

«**A**llez, propose autre chose, Arnaud», crie Laure Portier à son frère cadet, alors très jeune adulte, qui cabotine en scooter autour de quelques amis du quartier tout en jetant des coups d'œil à la caméra. Il tourne en rond sur sa bécane et, par son intervention, la cinéaste projette son désir de l'emmener ailleurs, loin des clichés sur la précarité et l'enfance malheureuse (et ce même si elle l'a été, entre un père déserteur et une mère dépressive, entre les fugues et la prison). Car, dès le début de *Soy Libre*, Laure Portier livre un des secrets de toute pratique documentaire : au début les gens mentent et, à force d'être filmés, leurs mensonges tom-

bent comme des peaux mortes. Ainsi, dès qu'Arnaud commence à livrer une vérité générale («avec Sarko, c'est pire»), Laure l'attend au tournant pour lui demander l'impossible : un peu de lui-même sans filtre. Patiente, elle a filmé la vie d'Arnaud pendant quinze ans, de 2005 à 2021, tentant de trouver une forme qui colle à la vie de son frère, une vie toujours sur le départ, à se demander comment expulser la violence – Arnaud boxe, danse, dessine – et où vivre pour vivre un peu moins seul.

Cette solitude absolue du jeune homme est à la source de la première émotion du film. Les lieux habités, toujours précairement, par Arnaud semblent désaffectés, manquer d'une chaleur, d'un désir d'y rester. A chaque fin de séquence, qui signe aussi souvent un bond dans le temps, Arnaud plie ses rares bagages, compte son argent et s'apprête à partir comme on prépare une évasion. Toujours à sa suite, la caméra de Laure Portier semble aux aguets : il se pourrait bien, à chaque fois, qu'Arnaud disparaisse définitivement. D'autant que, loin de se prêter de bonne grâce au jeu du portrait documentaire, il a souvent son mot à dire et

ses réserves à émettre sur la mise en scène («me filme pas là, ça sert à rien», «ça, ça va plaire à tes bobos de la culture») : réserves nées de son savoir-faire de filmé mais aussi de ce qu'il se découvre filmeur. Tandis qu'il s'enfonce dans l'exil et une forme encore plus radicale de solitude (il dort dans la rue), il trouve en effet à compenser l'absence de sa sœur par une petite caméra avec laquelle il documente sa vie. Deuxième émotion du film, voir comment ce geste consolateur – fabriquer des images de soi pour s'assurer de sa fragile existence – se transforme en liberté en actes : à mesure qu'il apprend à se filmer, Arnaud reprend prise avec sa vie, et sa fuite en avant adopte la forme d'une rupture féconde avec la société capitaliste et technologique. S'il y a une tristesse à sentir Laure avoir de plus en plus de mal à joindre Arnaud, il y a une grande joie à savoir que, quelque part dans les montagnes péruviennes, et alors que ne nous parvient plus qu'une voix sur un répondeur, quelqu'un est libre, et heureux.

LAURA TUILLIER

SOY LIBRE de LAURE PORTIER (1h18).



A chaque fin de séquence, Arnaud s'apprête à partir comme on prépare une évasion. LES ALCHIMISTES

9 mars 2022

Michaël Mélinard

Petit frère deviendra grand

CINÉMA Pour son premier long métrage, Laure Portier livre un documentaire fascinant sur le parcours de son frère. Entre tension et affection teintée d'ironie.

**Soy libre, de Laure Portier,
France-Belgique, 1h18**

« Arrête de regarder cette putain de caméra ! » Un cri du cœur qui résonne comme une indication de jeu. Hors-champ, Laure Portier interpelle son frère Arnaud, acteur de *Soy libre*, fascinant documentaire constitué à partir d'images et de dessins interrogeant constamment la forme et la fabrication du film. Cet échange n'est qu'un parmi d'autres dans le rapport de forces qui se joue entre la cinéaste et son sujet. Elle a suivi son frère plus d'une dizaine d'années pour construire cette œuvre au fil du temps. Vecteur de communication de la fratrie au départ, la caméra et les rushes tournés par Laure et Arnaud sont devenus la matière d'un portrait au long cours. *Soy libre* (Je suis libre) porte bien son nom tant il participe d'un processus émancipateur. Arnaud, adolescent frondeur, petit délinquant notoire, végète à scooter dans sa cité entre balades sans casque et dérapages contrôlés. Ses tractions énergiques lui permettent d'appriivoiser ses pulsions en même temps qu'elles lui façonnent un corps-armure. Résolu à prendre un nouveau départ, il s'installe en Espagne.

LE KALÉIDOSCOPE D'UN APPRENTISSAGE À LA DURE

Autour du langage, du corps et de dessins autobiographiques réalisés par son frère, la cinéaste interroge l'évolution de son cadet. Le côté bricole de l'ensemble, la difficulté à inscrire le récit dans un espace-temps cohérent contribuent paradoxalement à son charme. Toutes proportions gardées, il y a un peu du *Tarnation*, de Jonathan Caouette, dans ce documentaire. Mais c'est bien leur relation où la tension le dispute à une affection parfois teintée d'ironie qui constitue la matrice de l'œuvre. *Soy libre* est un acte d'amour et le kaléidoscope somptueux d'un apprentissage à la dure. Incapable de trouver sa place en France, Arnaud trouve dans l'adversité des ressources étonnantes. S'il demeure plus animé par l'action que par la parole, il se réinvente en apprenant l'espagnol, comme si la langue du rêve prenait le pas sur la langue maternelle. Une manière d'étendre davantage la distance avec son passé et de prendre de la hauteur, jusqu'à habiter dans les Andes péruviennes. C'est cette invitation à saisir la complexité d'un parcours et l'authenticité captée par la réalisatrice qui font la force de ce film admirable, qui ne cesse d'interroger la matière cinématographique. ■ **M. M.**

DIFFUSÉ LE 21/01/2022

A Angers, « Soy libre » de Laure Portier, un documentaire bouleversant à découvrir

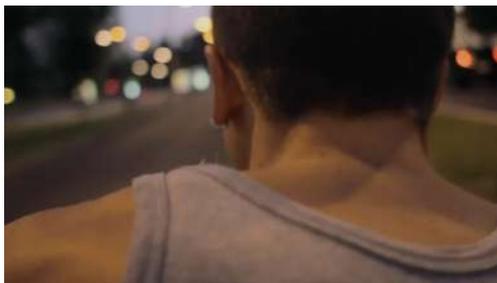
▶ ÉCOUTER (6 MIN)



À retrouver dans l'émission

AFFAIRE À SUIVRE par Arnaud Laporte

Au micro d'Arnaud Laporte, Laure Portier nous parle de son premier long métrage documentaire, « Soy libre » qui sera présenté à Angers dans le cadre du Festival Premiers Plans.



Comme chaque soir, nous quittons notre studio, nous quittons Paris, pour prendre des nouvelles d'artistes présentant leur travail en région ou à l'étranger...

Aujourd'hui en compagnie de Laure Portier qui signe Soy Libre, un premier long métrage documentaire saisissant sur son frère Arnaud Gomez, dont elle suivra les péripéties sur près de quinze ans, et qui sera présenté du 24 au 27 janvier dans le cadre de Premiers Plans, le festival des premiers films européens (du 24 au 30 janvier à Angers). Le film sortira en salles le 9 mars 2022.

"Je crois en l'idée que la manière de poser son regard sur une chose, une situation, et une personne peut en changer la forme."

Laure Portier

Le film :

Arnaud, c'est mon petit frère. Un jour, je me suis rendue compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre.

*Plus d'informations : Soy Libre, un film de Laure Portier avec Arnaud Gomez et Jacqueline Puygrenier // A voir le 24 janvier à 11h au Centre des Congrès, le 25 janvier à 19h45 au Centre des Congrès, le 26 janvier à 20h au Cinéma le Maingué à Segré et le 27 janvier à 17h30 au Centre des Congrès) dans le cadre du [Festival Premier Plan à Angers](#). **Le film sortira en salles le 9 mars***

9 mars 2022
Marie Richeux

DIFFUSÉ LE 09/03/2022

Laure Portier, réalisatrice

▶ SON INDISPONIBLE

À retrouver dans l'émission
PAR LES TEMPS QUI COURENT par Marie Richeux

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

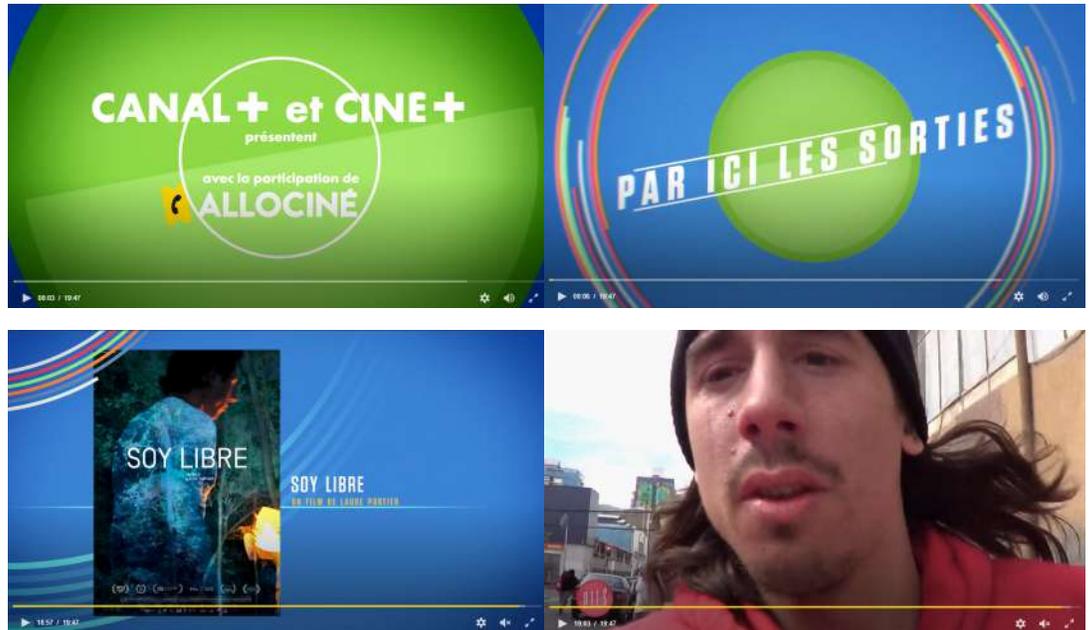
Nous recevons la cinéaste Laure Portier pour son documentaire "Soy libre", en salles le 9 mars.



Pendant une décennie, [Laure Portier](#) filme son frère Arnaud pour son projet documentaire. Abandonné par ses parents, et tombé dans la délinquance, il décide de refaire sa vie tout d'abord en Espagne, puis, plus loin encore. Au rythme de son montage, Dans [Soy libre](#) la cinéaste nous emporte dans l'odyssée de son frère associée à celle de la fabrication du film qui sera sans cesse assumée, questionnée, et contestée.



9 mars 2022



Annnonce de la sortie avec affiche et court extrait de la bande annonce.
Sujet de 20"

9 mars 2022

Mathieu Macheret

« La Campagne de France », « Petite nature », « Sans frapper »... Les films à l'affiche cette semaine

Chaque mercredi, les journalistes de la rubrique cinéma du « Monde » proposent aux lecteurs de « La Matinale » leurs critiques des films à découvrir en salle.

[...]

« Soy libre » : journal d'une sœur qui court après son frère



Des portraits documentaires, il en existe beaucoup, mais peu ont la fougue, le cœur bien accroché et le sang bouillonnant du premier long-métrage de Laure Portier, née en 1983, entièrement consacré à son frère Arnaud, de huit ans son cadet. L'art du portrait est à la fois le plus courant et le plus mystérieux, car il épouse les contours d'un individu et tient donc tout entier dans sa relation exclusive au « sujet » humain dont il sonde les apparences. Mais qu'advient-il quand ce sujet, mû par un tumulte intérieur, ne tient pas en place, ne cesse d'aller voir ailleurs, s'arrache à tous les cadres établis ?

«Arnaud n'est pas n'importe quel petit frère, mais un double malheureux, celui qui ne s'est pas aussi bien tiré d'une enfance en cité, dans les Deux-Sèvres, prise en tenaille entre des parents désaxés et divers séjours en foyers ou en centres éducatifs. Réalisé entre 2005 et 2021, le film rassemble seize ans de sa vie, depuis l'adolescence turbulente marquée par des faits de délinquance jusqu'aux prémices d'un apaisement adulte qu'il est allé chercher très loin outre-Atlantique, en terres étrangères. »Ce film, à son tour, ne cesse de lui courir après, pour mieux en retenir quelque chose : une image, même incomplète, une pulsation, même syncopée. Filmer comme on tend la main pour mieux protéger, ou comme on esquisse un geste d'amour : c'est bien à cela que pourrait se rapporter Soy Libre (« je suis libre »), rétif à toute autre forme de définition. **M. M.**

“Petite Nature”, “Soy Libre”, “Goliath”... Les films de la semaine

par Léon Cattan
Publié le 9 mars 2022 à 17h41
Mis à jour le 9 mars 2022 à 17h41

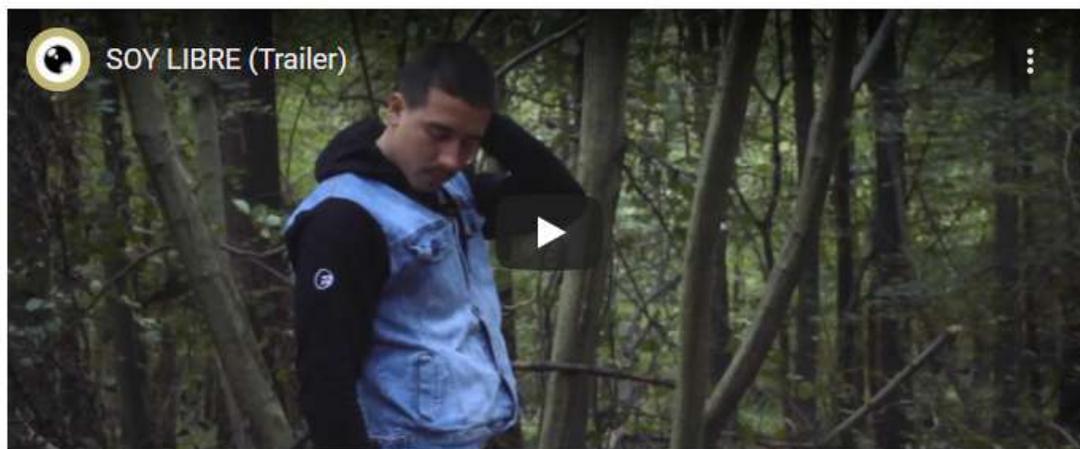


Découvrez sans plus attendre toutes nos critiques des sorties cinéma de la semaine.

En cette semaine du 8 mars, journée internationale des droits des femmes, on célèbre la solidarité dans *Les Meilleures* et *Women do Cry*, on regarde l'exil se raconter à la caméra dans *Soy Libre* et la naissance du désir dans *Petite Nature*.

[...]

Soy Libre de Laure Portier



Ce qui fait la beauté de *Soy libre*, c'est ce rapport entre sa modestie de moyens et son ampleur épique, se chargeant de fiction à mesure qu'il avance : Arnaud prépare son exil de France, ce pays qui n'a voulu faire de lui qu'un ado difficile, préférant la dèche en Espagne ou au Chili. Mais il n'y a pas qu'Arnaud qui se libère, s'allège. Le film se déleste progressivement du surcodage du documentaire sociologique : main dans la main, forme et personnage échappent aux déterminismes qui les menacent, se nourrissent mutuellement, et se réinventent autant de fois qu'il le faut. *Par Murielle Joudet*

[Lire notre critique](#)

6 mars 2022
Laurent Cambon



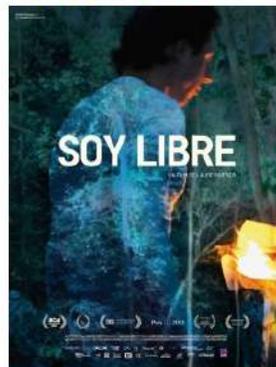
Critique
CINEMA



Soy Libre - Laure Portier - critique

Un documentaire émouvant qui, en retraçant le chemin vers la liberté d'un jeune frère, parle du propre rapport de la réalisatrice à l'art, l'enfance et le bonheur.

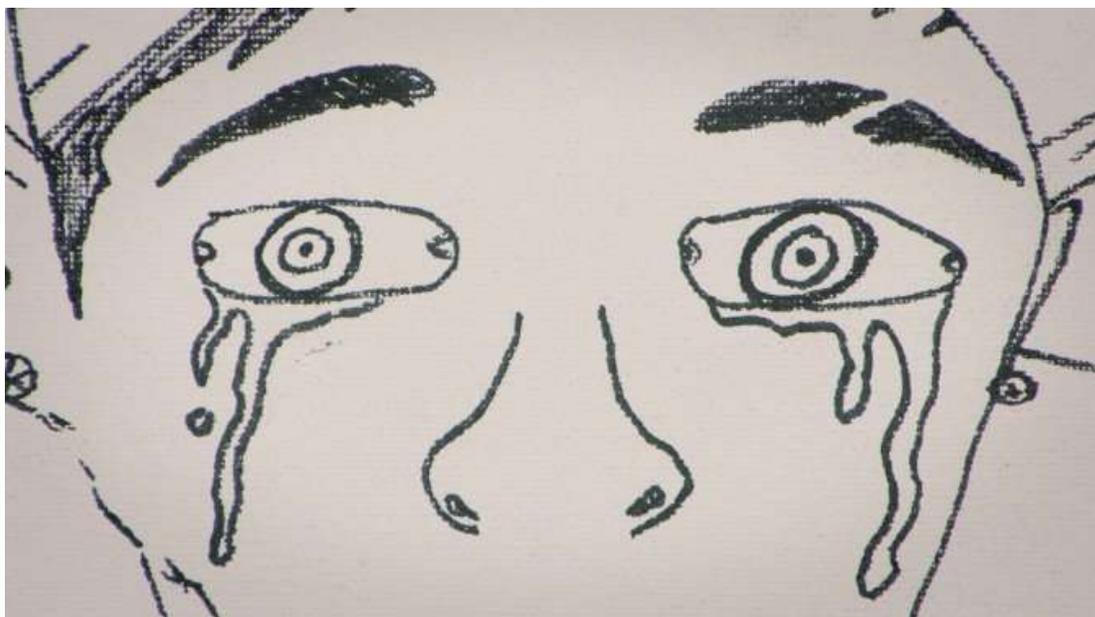
Follow @aVoiraLire



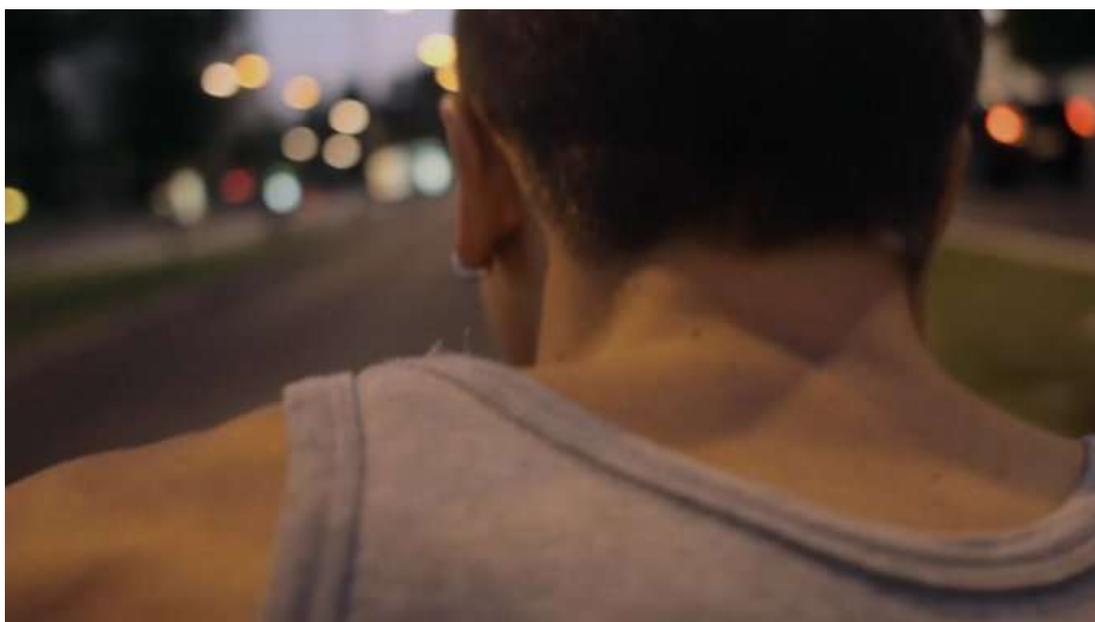
- > **Réalisateur** : Laure Portier
- > **Genre** : Documentaire
- > **Nationalité** : Français, Belge
- > **Distributeur** : Les Alchimistes
- > **Durée** : 1h18mn
- > **Date de sortie** : 9 mars 2022
- > **Festival** : Festival de Cannes 2021, ACID Cannes 2021

Résumé : Arnaud, c'est mon petit frère. Un jour, je me suis rendue compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre.

Critique : Il faut aimer son frère de manière éperdue pour s'engager dans un documentaire qui, si l'on en croit le début, n'a pas de chance un jour d'être diffusé. La caméra de Laure Portier s'accroche à ce corps, ce visage, au milieu de la sauvagerie nocturne des cités. La réalisatrice est très présente dans ce face-à-face sensuel et psychologique qui dit autant de sa propre enfance, de l'absence du père, de la maladie psychiatrique de la mère que des ressentiments de ce gamin mal grandi. Il joue avec son scooter et la manière dont elle force l'image témoigne de son incommensurable amour pour Arnaud. Car ce dernier ne va pas tarder à être jugé. Il sait qu'il va être condamné, mais cette perte de liberté qui devrait survenir est le résultat d'une enfance où l'amour a manqué, où l'école l'a relégué au banc de la psychiatrie et où les services sociaux ont failli à leurs devoirs.



Soy Libre est un film qui emporte littéralement le spectateur dans un flot d'émotions. A travers cet adolescent rebelle qui pleure autant qu'il contrevient à la loi, on pressent la réussite d'une femme qui a surmonté les difficultés dans l'art cinématographique. Pendant qu'Arnaud fait le vide de son existence en cherchant à s'enfuir de la France vers l'Espagne et le Pérou, la réalisatrice restitue le parcours de rupture de nombre d'enfants pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance. Elle parle du ratage d'un dispositif qui ne sait pas toujours écouter les enfants, les accueillir au plus près de leurs besoins et leur souffrance. Elle parle à demi-mots de son propre sauvetage par les lettres, le cinéma, là où son frère tente de se sauver dans la fuite et le passage à l'acte. Assise derrière son dos, sur le siège du scooter, elle suit tous ses mouvements, toutes ses tentatives de rattrapage d'une vie qui l'a laissé au bord du chemin.



Le film est émaillé de dessins de la composition du personnage central qui, dans un style un peu naïf, aident à comprendre le passage des semaines et des mois dans l'expérience de fuite. A chaque fois, ils interrogent sa relation avec la liberté, tout en le montrant qui change. Le film se transforme en une sorte de béquille affective, la réalisatrice se trouvant dans la position à la fois de l'artiste, de l'éducatrice et de la complice des délits qu'il accomplit. Le documentaire vaut tous les poncifs sociologiques ou universitaires sur la délinquance. Il donne à voir ce qui amène des garçons à céder à la tentation de l'incivilité. En même temps, Laure Portier évite absolument le misérabilisme ou la condamnation. Elle accompagne le parcours de ce même perdu, lui offrant un espace précieux de paroles, d'émotions et de fulgurance. On s'étonne évidemment de la grande solitude du gosse qui, à part sa sœur armée de sa caméra, semble isolé au milieu du monde.



Puis, soudain, il y a le sport, la danse, la musique, et le vagabondage dans la rue. Alors le miracle survient, transformant le long-métrage en un poème d'Arthur Rimbaud.

Entretien avec Laure Portier pour son film "Soy Libre"

Après une première présentation de son film en juillet 2021 à Cannes dans la sélection ACID, le film "Soy Libre" de Laure Portier sort enfin dans les salles de cinéma en France à partir du mercredi 9 mars 2022. Voici un entretien avec la réalisatrice, chef opératrice et scénariste partagé ici pour cette occasion.

Sur près d'une décennie la réalisatrice Laure Portier filme son frère Arnaud et l'interroge sur un chemin entre la France, l'Espagne et le Pérou où sa certitude principale est son désir d'être libre.

Cédric Lépine : Lorsque vous avez commencé vos études de cinéma à l'ESAV à Toulouse et plus tard à Bruxelles, quelles étaient vos envies et désirs de réalisation ?

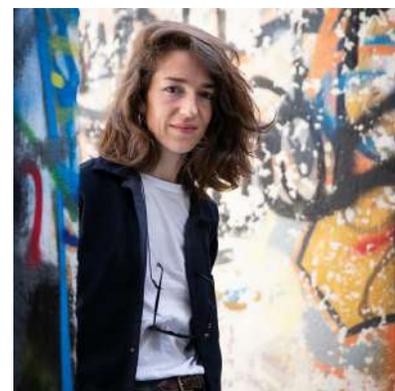
Laure Portier : Je ne sais pas très bien répondre à cette question. Disons que je voulais entrer dans un univers. Faire du cinéma, c'était pour moi en même temps s'extraire du monde et le penser autrement. Je ne pense pas qu'à cette époque j'avais une pensée claire et précise de ce que je voulais faire. Disons que je voulais assurément raconter des histoires et artistiquement, le cinéma était ce avec quoi je voulais travailler, mais aussi l'univers dans lequel je voulais entrer.

C. L. : Quelles sont les circonstances qui vous ont conduit à décider de prendre la caméra lorsque vous étiez avec votre frère pour commencer à le filmer une fois l'accord reçu de sa part ?

L. P. : Il n'y a pas eu d'étapes, avec une discussion, un accord, puis prendre la caméra. Avant que le cinéma entre dans ma vie, ou l'inverse, Arnaud et moi, nous échangeons déjà beaucoup sur ce que nous faisons. Arnaud lisait mes textes et me félicitait et il me montrait ses dessins et j'en étais admirative. Lorsque je suis entrée en école de cinéma, j'ai commencé par faire la même chose, lui montrer ce que je faisais. Et la caméra était déjà dans cette démonstration. Je n'ai en quelque sorte jamais demandé l'accord à Arnaud. Il a toujours voulu. Par curiosité, et aussi pour être avec sa grande sœur peut-être. Nous avons, au travers du film un accord tacite, être là l'un pour l'autre.

Ah, je n'ai pas répondu à la question. Pourquoi j'ai filmé Arnaud ?

Pour ce qui est des « circonstances », à chaque fois, il s'agit de se retrouver. La première fois en 2005, il est en CEF et a une sortie de week-end pour passer devant la juge pour enfants et en 2012, je l'attends à la sortie des Baumettes et je réitère le projet de faire un film ensemble. Qui sous-entend donc d'être ensemble. Il s'agissait de mettre du cinéma dans nos vies et une caméra entre nous deux.



C. L. : Au moment du montage, existait-il de nombreuses options de récit ou bien aviez-vous les idées déjà assez claires déjà en filmant de ce que vous pourriez monter ?

L. P. :Le film monté ressemble de très près au scénario écrit. Avec un début, une fin et des péripéties. J'ai toujours voulu faire un film sur la trajectoire d'Arnaud. En ayant des éléments narratifs tels que la solitude, l'héroïsme et la violence. Et tout ce qu'il fallait déconstruire au fil de l'histoire. Ce qui est né du montage, c'est le lien. Comment faire lien dans une fratrie, dans une filiation, dans le monde.

C. L. : En quoi les mots du titre prononcés par votre frère peuvent-ils être les vôtres ?

L. P. :Les mots du titre ne sont jamais prononcés par mon frère. Jamais il ne dit je suis libre. Ou encore *Soy Libre*. C'est un désir énoncé. Un rêve. Celui qu'il dit à sa grand-mère. « C'est mon rêve, avoir une maison à la campagne, une femme, beaucoup d'enfants, avoir une vie libre. Une vie libre... »

Ce sont mes mots dans le sens où j'ai fabriqué un film qui va vers ce désir de liberté, mais pas au sens d'être un homme libre et sans attache. Au sens d'être un homme qui fait la paix avec son histoire. Il se libère de ses colères. C'est une construction de cinéma qui a toujours été énoncée à Arnaud aussi. Pour que le film trouve sa fin, il fallait qu'Arnaud trouve son endroit, son lieu de paix.



"Soy Libre" de Laure Portier © Les Alchimistes

C. L. : Qu'est-ce qui vous a convaincu que la réalisation d'un tel film pouvait être possible ? Des références de films ? Des personnes qui vous ont soutenues ?

L. P. :Je ne sais pas. L'idée d'un possible. Et l'urgence d'inventer.

J'ai eu quelques références de cinéma pour nourrir *Soy Libre*. En fiction, je me suis faite bercée par *Sailor* et *Lulade Lynch*, *Walkabout* de Roeg, *Made in Britain* de Clarke. Je dirais d'eux que c'est l'énergie (puissance de vie, puissance de mort) qui m'a inspirée. En documentaire, là on est dans les films trajectoires du réel. *Dix-sept ans* de Didier Nion, *Gigi, Monica...* et *Bianca* de Benoît Dervaux et *Nous les enfants du XXe siècle* de Vitali Kanevski. Tous m'ont appris que du documentaire, je retenais la puissance de la mue, la trajectoire,

le changement d'état comme force cinématographique (sauf chez Kanevski). Mais c'est aussi des films qui ont provoqué beaucoup de frustration. Je n'étais pas un homme de 40-50, je n'avais pas de quoi rassurer ou protéger. Mais plus j'ai avancé dans le film, plus j'ai compris que « ma force » à moi, était de ne pas chercher à faire autorité. Même à éviter à tout prix toute forme d'ascendance de ma place de réalisatrice sur mon personnage.

Pour ce qui est du soutien... Ma grand-mère évidemment. C'est elle seule qui a posé son regard sur moi en me disant "tu es capable" Et je suis convaincue que c'est la puissance de ce regard qui m'a forgée. Et il me nourrit encore aujourd'hui.

C. L. : Plus qu'un portrait d'un frère, considérez-vous aussi ce film comme la peinture de la relation entre un frère et une sœur autour des attentes qui se jouent et des histoires passées qui se réactivent sans cesse de manière implicite ?

L. P. :Évidemment.

Comme je le dis plus haut. Il y a la trajectoire d'Arnaud d'une part et de l'autre, ce qui fait lien. Ce qui nous lie, nous délie et nous relie, notre amour fraternel. Et notre manière de nous battre et nous débattre dedans (je parlais aussi plus haut, par exemple, de briser tout rapport vertical à l'autre, avoir de l'ascendance sur). Mais aussi de faire lien dans sa propre filiation. Comment devient-on père si on a tant manqué ? Le film fini vient réinterroger le début de l'histoire. Et faire lien avec le monde. Trouver sa place.

C. L. : En dehors d'un projet de film, quelle place a votre caméra dans votre vie ? Est-ce que vous vous en servez aussi comme votre frère dessine sans imaginer les partager à un large public ?

L. P. :Non. Ça c'est avec le papier et les mots que je fais ça.

Quand j'allume une caméra, c'est qu'il y a du désir.

C. L. : A-t-il été difficile de produire un tel film et trouver toute une équipe pour rendre possible sa réalisation ?

L. P. :Oui et non.

Je ne me rends pas compte. J'ai très vite levé des fonds, donc en ça, le film s'est bien porté. C'était nécessaire au film, mais aussi à moi-même. J'avais besoin de sentir que j'avais du soutien derrière. Et chaque commission levée me disait « ce que tu racontes nous intéresse ».

Ce qui a été le plus dur pour moi, ce sont les années de solitude face à ma matière. C'est quand je rentre en post-production (novembre 2020) et que le montage image a commencé, que je peux enfin avoir des collaborateurs artistiques à mes côtés. Là, c'est le bonheur. Rencontrer ceux qui vont porter le film avec moi.

7 mars 2022
Romain Lefèbvre

LAURE PORTIER

LE SOUFFLE AU CORPS - À PROPOS DE SOY LIBRE

La découverte de *Soy Libre* à Lussas avait laissé l'impression vive et rare d'un geste à la fois nerveux et réfléchi, capable de réduire le cinéma à l'os tout en affirmant une structure à même de « régler » le regard du spectateur sur le personnage. En tournant sa caméra vers son frère Arnaud, Laure Portier livre un film intime, mais qui a supposé la mise en récit de près de quinze années de vie. Nous avons ainsi voulu l'interroger sur l'écriture du projet, sur la manière dont une sœur et un frère s'associent pour devenir filmeuse et filmé. Mais également sur le partage de la mise en scène, puisqu'Arnaud apparaît particulièrement actif et prend en charge une partie des images en se filmant lui-même lorsqu'il est à l'étranger. Comment ça travaille fraternellement entre la vie et le cinéma, en somme. Mais aussi entre *Soy Libre* et le film précédent, *Dans l'oeil du chien* (2018), dans lequel Laure Portier filmait sa grand-mère, et où Arnaud faisait sa première apparition.

Débordements : Le film se construit à partir d'une relation qui lui préexiste, et on a l'impression que son déroulé était forcément difficile à prévoir, qu'il a dû s'écrire en suivant l'évolution d'Arnaud. En même temps il ne s'est sans doute pas fait du jour au lendemain : on voit notamment au générique qu'il a reçu une aide avant réalisation, ce qui suppose d'avoir déposé un dossier. Donc comment s'est développée l'idée ?

Laure Portier : Avant d'avoir la maturité, de savoir comment on réalise un film, il y avait le désir de faire du cinéma... En 2005 je suis à l'Insa, et j'emprunte une caméra à l'école pour mes premières vacances, celles de la Toussaint. Je suis partie dans ma ville natale où j'ai retrouvé mon frère qui à ce moment-là devait passer devant le juge des enfants. Je voulais déjà qu'un jour on fasse du cinéma ensemble mais sans savoir exactement quel rôle chacun allait jouer. Puis en 2012, j'ai affirmé ce que je voulais faire : j'ai évidemment fini l'école et quand je vais le trouver à la sortie de prison je lui dis « on va le faire ce film ensemble ».

Entre temps je l'avais emmené sur des plateaux de tournages étudiants, mais ça ne l'intéressait pas. Il y a d'une part une question de milieu, et le fait que le rapport au faire, au labeur, qui personnellement me structure ne lui apporte rien à lui. Mais en 2012 il y a une sorte d'urgence, du fait qu'il sorte de prison et qu'il ne s'engage dans rien qui ne soit valable à mes yeux. J'ai donc en même temps demandé qu'il s'engage auprès de moi et moi auprès de lui. Mais j'ai besoin de gagner en légitimité, et je me mets à écrire, je dépose des dossiers en commissions : la première en Belgique, puis très vite au CNC en aide à l'écriture. Ensuite je trouve une production, ce qui mène à l'avance sur recette. J'avance au fur et à mesure, chaque année je suis soit en train d'écrire soit en train de tourner. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est un film très écrit. L'avance sur recette demande un scénario, avec la question de savoir si le film sera faisable ou pas, et je pense que la version papier et la version montée sont assez proches. À la fin du film il y a ce dessin avec la scène de repas : je lui ai demandé de le faire en 2014.

D : La plupart des images du film sont datées d'avant 2016 ?

LP : Oui, ce qui arrive après 2016 ce sont ses images à lui. Enfin on continue de tourner après, mais des choses non montées.

D : Les dessins interviennent à plusieurs reprises. Il y avait dès l'écriture l'idée qu'ils serviraient à structurer le récit ou c'est venu plus tardivement ?

LP : C'était déjà sûr. Il y a un désir de grande sœur de mettre en avant le savoir-faire de mon petit frère, mais il y a aussi la manière de dessiner et le contenu brutal qui expriment son intériorité, sa manière de poser un œil sur sa propre vie. Quelque part il a trouvé dans le dessin ce que j'ai trouvé dans le cinéma.

D : Quand Arnaud parle de Sarkozy au début, on se situe à quel moment ?

LP : En 2005, c'est quand Sarkozy est ministre de l'Intérieur et parle de kärcher.

D : Est-ce qu'il était toujours clair que les images étaient destinées à un film quand vous filmiez ? À quel point vous en avez discuté ?

LP : C'était très clair. Le film était un projet commun, c'est un travail. Je lui disais ce qui m'intéressait, il regardait beaucoup les rushes aussi. Je lui ai même fait lire le dossier, mais là je me suis rendue compte que j'avais fait une bêtise. Il y a avait quelque chose de violent avec les mots, comme si un chirurgien donnait le mode d'emploi avant d'ouvrir un ventre... Il ne l'a pas bien pris du tout. C'était une erreur de novice. Sinon je pense que c'est assez clair quand on voit le film qu'il avait son mot à dire. Il y a aussi quelque chose de propre à sa génération : il m'a fallu X années d'études de cinéma pour réussir à comprendre quelques principes du montage et les fondamentaux, lui a 8 ans de moins que moi et j'ai l'impression qu'il mesure intuitivement comment on associe une image à un autre.



D : Sa réaction à la lecture du dossier est intéressante et renvoie à une question de base du documentaire. C'est un membre de votre famille, mais à partir du moment où vous faites un film il devient un personnage, vous l'offrez au regard des autres avec le risque d'en faire un « cas » aux yeux de certains spectateur. Est-ce que vous aviez dès le départ le souci de bien régler le rapport au personnage, peut-être de maintenir la spontanéité de votre relation tout en prenant garde à le préserver, lui ménager un espace à lui ?

LP : Je n'articule pas tout à fait les choses de cette manière. Mais le point de départ c'est une volonté de venger mon frère. Avec ma construction sociale, mes études, je n'avais pas de problème à prendre la parole, à utiliser une caméra, alors que c'était un gros problème pour lui d'entrer dans un théâtre, même un cinéma. Quand je filme mon frère il y a un acte de vengeance, un « j'ai quelque chose à vous dire » qui vient faire autorité sur le spectateur.

Mais j'ai toujours protégé mon frère : la seule personne qui puisse le malmenier c'est moi, pas le spectateur, qui aura toujours tort. Quand je filme des gens que j'aime, il est évident que je les protégerai plus que je me protège. Dans ce film-ci ou le précédent il a fallu construire mon personnage au montage, et il y a des moments où ce n'est pas agréable, ou je me dis que je ne veux pas de cette place-là. Pourtant je l'accepte parce que ça nourrit le film et ça protège l'autre.

D : La scène où on voit Arnaud boxer tandis que sa voix intervient en off en prévoyant à l'avance les commentaires de spectateurs à propos de sa violence permet d'annuler le risque qu'on prenne facilement le personnage de haut. Comment est venu ce moment ? Est-ce qu'il y avait d'emblée l'idée que le personnage pourrait parfois prendre les commandes ?

LP : Cette séquence-là n'était pas écrite, mais par contre le fait qu'il s'interroge sur le regard du spectateur, qu'il n'avait pas confiance en ce regard, était écrit. C'est quelque chose qui s'est souvent joué : « toi tu me filmes et j'ai confiance en toi, mais qui est l'autre qui va être dans la salle de cinéma, puisque moi je n'y vais pas ? » C'est quelque chose qu'il a beaucoup interrogé sous différentes formes. À ce moment-là il était plutôt dans l'agressivité parce que je l'agace en questionnant la violence, ce qui est récurrent dans le regard que je pose sur lui et qui le met dans l'inconfort. Je pense qu'il répercute sur le spectateur ce qu'il trouve vicieux chez moi.

D : Une force du film tient à la relation filmeuse-filmé. Votre relation familiale apporte une proximité mais aussi un côté brut et irrévérencieux. Vous parliez de votre propre place et de votre personnage, et il y a des moments où vous ne ménagez pas Arnaud : je pense à la scène où il n'arrive pas à démarrer un scooter. Il y a de l'amour mais on n'est pas face à la position qui consisterait à créer un petit cocon pour le personnage. Et vous-mêmes êtes parfois remise à votre place, par exemple quand Arnaud remarque que vous n'avez pas l'habitude de courir. Vous aviez le désir de marquer les différences entre vous aussi ?

LP : J'avais vocation à jouer la grande sœur, et à travers le film à créer un cadre ou un mouvement pour Arnaud. Mon but c'était quand même qu'il devienne un homme bien... Mais c'est là où il me remet à ma place, comme un ado le ferait dans une relation plus parentale, en disant « attends, tu sais quoi, je vais pas répondre à ce que tu attends de moi ». Si je devais écrire son histoire, le film serait beaucoup moins intéressant : je voulais qu'il aille à l'école, je voulais qu'il ait une vie plus calme et lui me fait comprendre que c'est des valeurs quasi-bourgeoises et sécurisantes, qu'il est déjà quelqu'un, dans ce qu'il est et dans ce qu'il fait, et nos discours se confrontent. Au travers de ces années de tournage, le film rétablit un rapport de force. Je fais autorité quand je commence le film mais on regagne une relation plus horizontale à la fin.

D : L'autorité est double : en tant que grande sœur et en tant que metteuse en scène, et la tension passe par la contestation de votre mise en scène, comme lorsqu'il se plaint que vous le fassiez marcher sur un tronc. Mais on peut aussi se demander s'il n'y a pas de son côté une volonté de truquer un peu en cherchant à donner une image plus glorieuse. S'il s'énerve lorsque vous filmez la scène avec le scooter, c'est peut-être aussi qu'il est démuni. Est-ce qu'il s'agissait en partie d'essayer de briser une image qu'il cherche à projeter pour toucher quelque chose de plus vrai ?

LP : Je crois que j'emploie le mot « sincère » dans le film. Le « vrai » je m'en fous un peu surtout quand il s'agit de cinéma, mais une forme de sincérité par contre... Le film est le lieu de notre rencontre, un lieu commun et un moteur pour nous dépasser, dépasser notre réflexion sur le monde, sur notre condition. Et c'est ça qui est incroyable avec Arnaud : parce que j'écris j'ai l'impression d'avoir un temps d'avance, mais quand j'arrive et que je me trouve confrontée à lui j'ai l'impression d'avoir cinq ans de retard. Il était profondément vivant, n'arrêtait pas de bouger, et c'est là où je crois qu'il se sert du film, artistiquement parlant mais aussi comme vecteur pour se donner de la force.

D'où l'utilisation de ses images. Je parlais du dernier dessin du film : en 2014 je ne lui demande pas de faire ce dessin pour me faire plaisir mais parce que j'ai besoin de savoir vers quoi il nous emmène. Je lui demande de cette manière, et j'aurais jamais imaginé ça. D'ailleurs en 2014 à ce moment-là c'est vraiment une tête-à-claque qui enchaîne les conneries, or là je me retrouve avec une scène familiale, une forme de sérénité... Je ne sais pas s'il l'a véritablement atteinte, mais il a quand même tout fait pour s'en approcher.

D : Ce dernier dessin il date de 2014, mais c'est donc avant son voyage au Pérou et la rencontre avec sa copine ?

LP : Oui, il part au Pérou en 2017. Enfin il y a un aller-retour, une première fois en 2014, il ne reste pas très longtemps et puis il repart en 2018.

D : Ah oui, donc il y a un côté prophétique. Les séquences avec la grand-mère datent de quand, elles ?

LP : 2014.



D : D'accord. Le dessin reflète justement l'envie qu'il confie à sa grand-mère, d'avoir une copine et des enfants ! Vous disiez que votre relation devient plus horizontale avec le temps, mais on observe aussi qu'Arnaud peut être ambivalent concernant le fait de participer au film : d'un côté il rechigne à la mise en scène, discute, ne veut plus être filmé, et d'un autre côté il réfléchit lui-même à la mise en scène, à ce qu'il veut voir filmé ou non. Et quand il voyage il s'approprie la caméra avec une forme d'application et d'assiduité. Est-ce que c'est renforcé par le montage, ou est-ce que les rushes que vous avez récupérés témoignaient en effet de cette application ? Comment vous avez perçu cette ambivalence ?

LP : J'avais aussi des rushes d'Arnaud qui s'était filmé beaucoup plus jeune, et il avait déjà ce rapport au découpage. Comme il dessine aussi en bande-dessinée, les champ-contrechamps, plans de situation, gros plans macro...tout ça fait partie de son imaginaire visuel, qui n'est pas du tout le mien. Ce qui est sûr c'est qu'il y a matière à monter parce qu'il rejoue plusieurs fois... Il met en place, il rejoue, il regarde. Il y a les moments où je sens très clairement qu'il me parle à moi, où il fait des plans qui me sont destinés, enfin c'est ce que j'ai ressenti dans les rushes. Je suis toujours hallucinée de me dire que les seuls plans larges du film c'est lui qui les as produits. J'ai eu l'impression qu'il m'a frustrée dans ma grammaire. J'ai écrit visuellement le film d'une certaine manière, mais inversement quand il prend la caméra je suis sûre qu'il tourne en se disant « c'est comme ça que ma sœur voudrait que je filme ».

Les premières images de lui que je découvre c'est après qu'il a été à la rue. Il me dépose ses cartes SD, je les charge sur mon ordinateur et il les reprend pour continuer. J'avais 2h30 de rushes mais c'était un vrai tourné-monté, c'est-à-dire que j'avais un film au sein du film. Il a vraiment vécu un film avec ce passage dans la rue, avec un climax, des retournements de situation. Peut-être que représenter un peu sa vie lui a donné du courage pour s'élever vers autre chose. Enfin j'en suis sûre, je crois que le film ne raconte que ça d'ailleurs : être capable de se réinventer...

D : Même si c'est un personnage qui n'arrête pas de vouloir s'enfuir, s'échapper, on a l'impression que la caméra lui donne un interlocuteur virtuel, une présence qui contrecarre une solitude malgré tout pesante. Il dit bien à la grand-mère : « les gens ils savent pas ce que c'est de manger tout seul » ...

LP : En fiction le spectateur peut croire à ton personnage tout seul en plein Sahara. En documentaire, s'il y a une caméra c'est qu'il y a quelqu'un derrière. Et il y avait un enjeu dans ce film autour de la solitude, enjeu qui a été résolu par le fait qu'Arnaud dessine, par le fait qu'il se filme. Sans ça je n'aurais pas pu construire ce personnage solitaire.

Avec la caméra il va se donner du courage, avoir une compagne de solitude, mais il sait très bien que je vais les utiliser ces images. J'avais un devoir de les utiliser. C'était un peu l'enjeu du montage aussi ; à quelle proportion ? à quoi ça sert ? qu'est-ce que ça vient nous raconter ? Il avait confiance dans le projet du film mais il n'avait pas assez confiance en moi pour penser que j'arriverais toute seule à produire la matière qu'il fallait pour raconter cette histoire qu'on avait décidé de raconter ensemble. Voilà. Il est souvent au premier plan de ce qu'il filme mais il y a aussi ce sur quoi il porte son regard, ce à quoi il prête attention.

D : Je parlais du fait qu'on pouvait soupçonner Arnaud de vouloir faire bonne figure mais il y a aussi par exemple un plan assez étonnant où Arnaud se filme en train de souffrir, avec un homme montant sur ses jambes pour forcer à faire le grand écart...

LP : C'est un personnage christique ! Au-delà de nos différences je pense que lui comme moi sommes imprégnés d'une espèce de goût pour des personnages en quête d'absolu, qui donnent d'eux-mêmes.

D : Vous avez utilisé la même caméra l'un et l'autre ? On remarque par exemple à travers l'ombre qu'il y a un micro sur votre caméra. Est-ce qu'il en avait un aussi ?

LP : Je n'ai pas toujours utilisé la même caméra. Pour les derniers moments au Pérou je me suis sentie riche alors j'ai acheté une caméra plus chère mais ça n'a pas servi à grand-chose de plus... Arnaud lui avait une caméra HD plus grand public, sans réglages de lumière à faire, et un Zoom pour le son.



D : Le film commence avec un plan sur la nuque d'Arnaud, sur son scooter. Vous avez gardé le son du vent, brut, pas « propre ». J'y ai vu un désir de nous mettre d'emblée dans le mouvement, l'énergie du personnage. Ça m'a rappelé la fin de votre film précédent, Dans l'oeil du chien, où l'on passe d'un événement déchirant au mouvement du chien, comme si quelque chose se poursuivait, reprenait. Or Arnaud est justement un personnage qui, alors que beaucoup de choses font pression sur lui, n'arrête pas d'avancer. Malgré une certaine dureté il y a quelque chose comme une force vitale qui traverse votre cinéma. Est-ce que vous avez aussi pensé la structure du film par rapport à ça, en établissant des jeux entre l'arrêt et le mouvement, la parole et la dimension physique, comme des sortes de rebonds. Le retour de ce plan d'Arnaud dans le montage, par exemple, témoigne d'une écriture. Mais je pense aussi à la première partie où vous découpez la parole d'Arnaud, dans un plan où vous l'interrogez alors qu'il se trouve dos à un mur, pour la faire alterner avec des situations plus dynamiques. Ou bien un des moments les plus clairs est celui où on passe d'un plan d'Arnaud qui dort chez la grand-mère à un plan où il est au cœur d'une manifestation à Lima... Il y a tout à coup un grand saut !

LP : C'est ce que j'aime dans le cinéma : c'est un truc physique. J'ai besoin que ce soit le corps qui réagisse avant l'esprit : si mon corps a compris le reste suivra. Le désir de liberté d'Arnaud passe par la physicalité, et pour le comprendre il n'y a qu'à monter sur son scooter où il est sans casque, à fond la caisse. Qui n'a pas envie de vivre ça ?

Et après la scène avec la grand-mère, très intime, j'ai mal au ventre, aux oreilles, et ça donne comme une envie physique de courir. Avant je fumais, mais maintenant quand j'ai mal au ventre je cours ! Il faut que quelque chose se passe. Le spectateur, lui, n'a pas le droit de partir en courant d'une salle de cinéma... mais quand on se retrouve propulsés dans cette scène d'émeute, il y a une émotion. C'est cette émotion que je recherche, pas celle où on pleure parce qu'on vient de raconter son intimité, mais l'autre. C'est pareil dans *Dans l'œil du chien*: je fais gueuler le chien en faisant sonner le téléphone parce que la grand-mère vient de raconter quelque chose qui est comme inaudible... C'est ça que j'aime dans le cinéma : une réponse par le corps.

Ensuite il y a la question plus pragmatique de temporalité, du temps dans un plan. Combien de temps il me faut moi, pour en avoir marre, de regarder une image, ou d'écouter ? C'est aussi pour ça que je découpe ce que dit Arnaud en deux temps au début : il y a un moment où j'en ai marre d'être dans le texte. Et pourtant j'ai besoin qu'il me raconte qui il est parce qu'il a une manière de raconter, de se raconter qui lui est propre.

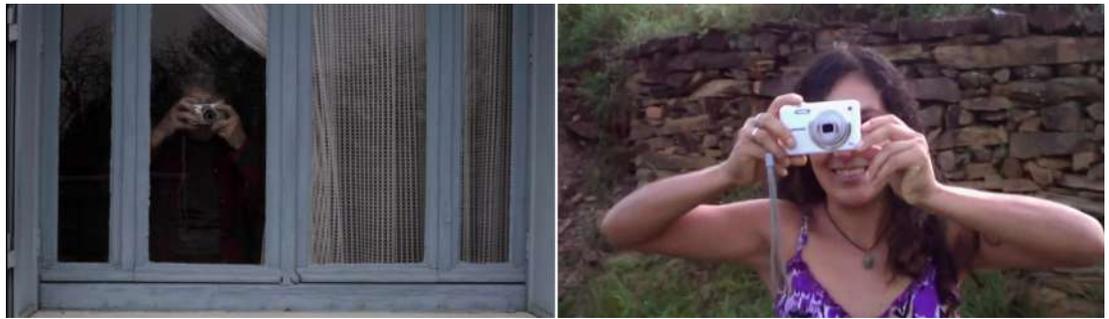
D : Comme vous faites des films sur des proches, on pourrait justement croire que votre but est de mieux les connaître, les approcher à travers le cinéma. Il y a toujours des moments où vous les interrogez. En même temps il reste toujours une sorte d'opacité, de trou dans le rapport avec les personnages. C'est peut-être aussi pour ça qu'on va vers autre chose, un élan plus physique d'ailleurs. Mais est-ce que vous diriez que vous cherchez à mieux les connaître ?

LP : Pas du tout, je cherche à être avec eux, à rester un peu plus longtemps ensemble. J'ai l'impression de les connaître assez pour les aimer, pour passer autant de temps avec eux, travailler avec autant d'acharnement. Je ne les juge pas, je sais que j'ai autant tort qu'eux. Si je cherche quelque chose, c'est peut-être combler l'absence, pas comprendre. Mais c'est comme un cadeau mutuel : eux aussi ils ont accepté que je passe autant de temps avec eux !

J'ai utilisé des matériaux tirés du réel et des gens qui me sont proches et que j'aime, mais je n'ai pas l'impression d'avoir une histoire, d'avoir raconté l'histoire de ma grand-mère. Je me suis servi de quinze ans de l'histoire de mon frère mais ça ne répond en rien de la véracité de ces quinze ans. Je reprocherais plutôt au documentaire de vouloir répondre de la véracité.

D : Sans doute que le documentaire reste attaché à l'idée qu'il doit, en tant qu'il est rattaché au réel, respecter un critère de vérité, même si c'est une question compliquée. En tout cas, si vous questionnez parfois, vous allez ailleurs, le cœur de votre travail n'est pas dans l'entretien avec ceux que vous filmez. D'ailleurs le titre de votre premier film, *Dans l'œil du chien*, dit peut-être quelque chose de votre position et de la déviation vis-à-vis d'une approche classique qui est plutôt « dans l'œil de l'humain », l'humain qui enquête pour apprendre et comprendre.

LP : J'avais le titre pour *Soy libre* dès 2014, mais pas pour *Dans l'œil du chien*. C'est un film que j'ai tourné et monté sans passer par une écriture aussi poussée. Il a fallu trouver un titre une fois le film fini. C'est un peu comme quand on cherche un prénom pour son enfant, quand on commence à en parler et que tout le monde commence à s'en mêler. J'ai fait un peu le vide pour me demander au fond ce que je gardais du film, en quoi il me parlait. Et je me suis souvenue d'une phrase de ma grand-mère dans le film, qui me parle de mon frère et me demande « tu as de l'espoir, toi ? ». Je n'y réponds pas et le plan suivant est un gros plan dans *Dans l'œil du chien*. Je cherche un signe d'espoir, et c'est ma réponse. Je crois que c'est ce que j'ai cherché dans mes deux films, des traces de vie. Voilà pourquoi « dans l'œil du chien ».



D : Devant les deux films, on est frappés par la différence entre Arnaud et votre grand-mère, qui se répercute dans une manière de filmer. Arnaud est un personnage très physique, alors que la grand-mère est plus fragile, et on a dans Dans l'œil du chien des plans fixes, plus posés, des espaces vides aussi. Est-ce que c'est la personne et sa manière d'évoluer dans l'espace qui décident de la manière de filmer ?

LP : Le moteur premier est d'être ensemble, puis il y a la réalité d'où chacun se situe. Pour Dans l'œil du chien, le lieu est un personnage, indépendamment de ma grand-mère. C'est un film qui parle de la mort et cette maison est une sorte de paradis perdu, un endroit auquel je n'aurai plus accès après sa mort, donc je m'accroche à ce lieu aussi, je le teinte d'une certaine nostalgie quand je le filme. Je laisse plus de temps au vide aussi parce qu'en construisant ce film j'arrivais beaucoup plus à être dans ma tête, dans mon univers. Je me raconte plein d'histoires, comme une petite fille, au moment où j'allume ma caméra je me dis « ah tiens on est enfermés comme dans un château, le chien est comme un dragon qui garde la porte ». Mais ce qui s'est passé dans Dans l'œil du chien m'a autorisée quelque chose pour Soy libre. L'état physique de ma grand-mère s'est très vite dégradé, et la filmer c'était aussi très clairement l'aider, donc il fallait rentrer dans le cadre. Je ne l'aurais pas fait de moi-même, et j'ai fait en sorte qu'on ne voie pas ma tête.

J'ai terminé Dans l'œil du chien en 2018, en acceptant d'être un personnage. Mais alors que je maîtrise en faisant Dans l'œil du chien, Arnaud me met dans un état de fragilité sur Soy Libre. Par exemple quand j'arrive à l'image à Lima, quand je suis dans la chambre d'hôtel et que mon frère est absent, j'aurais tout fait pour que ces images ne soient pas montées. Je déteste cette séquence, je ne me supporte pas, et pourtant c'est indispensable au film : il y a un moment où on a besoin narrativement de comprendre ce qui se passe et de se retrouver avec cette fille qui est mal. C'est vraiment Dans l'œil du chien qui m'a appris à accepter d'être ce personnage-là.

D : Cette scène est intéressante du point de vue de la fabrication du film, de la décision de la faire et de l'intégrer, et puis elle induit un certain rapport de la vie et du cinéma : on imagine que c'est un moment de stress, mais vous le convertissez en moment de film. Et on peut remarquer un choix intéressant, à savoir que vous gardez le moment où vous coupez la caméra, alors que dans un film de fiction classique on couperait avant...

LP : C'est un clin d'œil, j'ai laissé aussi quand Arnaud coupe sa caméra, c'est un clin d'œil à cette manière de faire... On se répond, je réponds au plan d'Arnaud et réinterroge ses images à lui en faisant ça.

D : Vous êtes tous les deux dans le processus de fabrication. Mais, question un peu retorse : quand vous parlez au téléphone, dans quelle mesure c'est spontané et dans quelle mesure c'est réfléchi ? À quel point justement la metteuse en scène se mêle à la personne ?

LP : Vous voulez vraiment la réponse ? Je l'ai sûrement joué quatre ou cinq fois...

D : Ah oui, donc si le sentiment est bien là et réel au départ, c'est de l'ordre de la reconstitution, sauf que vous êtes vous-même le personnage. Le montage a été étalé sur combien de temps en tout ? Vous laissez reposer les rushes ou vous vous y mettiez tout de suite ?

LP : Il y a quand même beaucoup d'aléas. Les premières images datent de 2005 mais la vraie construction d'un film commence en 2012. J'ai toujours un peu dérushé seule, travaillé avec des séquences, essayé d'en tirer quelque chose. Mais avec Xavier Sirven, le monteur du film, on a fait le film en douze semaines. On a commencé en novembre, on a fini en mars, avec des coupures. On a réparti le travail en fonction de nos vies respectives, et on a eu besoin d'un petit break à un moment. En trois-quatre semaines on était arrivés à un ours de trois heures, mais c'est la fin qui a été le plus dur, entre la huitième et la douzième semaine : réussir la fin, c'était déséquilibrer le début.

D : Vos discussions portaient plus sur l'économie générale, sur la position du personnage, sur la fin ? La fin s'oriente vers une sorte d'apaisement...

LP : La dernière image c'était forcément le dessin. À partir du moment où il l'avait dessiné je voulais finir dessus. Je suis têtue. Un peu comme je voulais finir sur mon frère pour Dans l'œil du chien, parce que le film suivant était Soy Libre et que je voulais qu'on passe par son corps à lui pour sortir du film. C'est des trucs bêtes et méchants qui poussent à faire des films. Après ça suppose de creuser le film dans un sens. Et au début on n'avait pas cette fin-là parce qu'on a commencé en novembre, mais la fille d'Arnaud est née plus tard. L'enregistrement vocal qu'on entend à la fin n'existait pas. La fin était beaucoup plus tourmentée. C'est vraiment Arnaud qui a eu le dernier mot.

D : Est-ce qu'Arnaud a vu le film ? Est-ce que le film a eu un effet sur votre relation ?

LP : Il a vu le film en salle, seul. Il avait envie de le voir mais il redoutait de se retrouver nez à nez avec quinze ans d'histoire. Il a été plutôt critique à certains endroits, notamment sur le montage, la première partie et ça va bien de pair avec son rapport à ce film, la manière dont on l'a fabriqué. Après je pense qu'il s'en est servi plus intimement pour trouver sa place, je crois que ça lui a renvoyé quelque chose de sa paternité, de l'enfant qu'il avait été, de son père, aussi. Il y a quelque chose qui l'a questionné alors que moi-même je n'avais pas la prétention moi de l'interroger à cet endroit-là. Et maintenant que le projet commun a pris fin il nous reste quelque chose à inventer aujourd'hui.



Soy Libre, un film de Laure Portier.

Durée : 1h18

Sortie le 9 mars 2022.

Entretien réalisé par visioconférence le 18 janvier 2022.

Toutes les images sont issues de Soy Libre, sauf l'image 5 tirée de Dans l'œil du chien (2018).

Merci à Cécile Herreman.

5 mars 2022

Claudine Levanneur



Soy libre est le portrait intimiste et universel d'un garçon égaré qui apprivoise la liberté, l'inégalité et la fraternité.

Synopsis : Arnaud, c'est mon petit frère. Un jour, je me suis rendu compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre.

Regard d'une sœur sur son frère

Critique : Famille, je vous aime ! En 2019, avec *Dans l'œil du chien*, son premier court-métrage, la réalisatrice Laure Portier filme avec une infinie tendresse la maladie de sa grand-mère. Avec ce documentaire, elle s'attache à restituer, entre rage et tendresse, le parcours cabossé d'un jeune homme qui, s'il lui semble étranger, n'en reste pas moins son frère.

Bien qu'ils soient frère et sœur, on devine que la réalisatrice et le jeune Arnaud n'ont pas connu la même enfance (on comprend qu'ils n'ont pas eu le même père). Tandis qu'elle grandit comme une gentille petite fille, lui ne connaît que la vie de cité, entre virées en scooter et petite délinquance, abandonné par une mère dépressive et un père inexistant.

Une histoire familiale suivie sur plusieurs années

S'il est ici question de relater les chamailleries inhérentes à toute relation fraternelle, le récit s'enrichit de la tendre rébellion de son sujet principal qui, tout en prétendant vouloir s'émanciper de cette emprise filmique, se dévoile peu à peu à travers le lien que sa sœur réalisatrice s'échine à tisser par caméra interposée. Une collaboration, tantôt recherchée, tantôt rejetée mais toujours pourvoyeuse de mille nuances de sentiments qui, subtilement dessinée au cœur d'une mise en scène originale, donne toute sa saveur à ce documentaire familial.

Dès 2005, la cinéaste filme, sans but particulier, ce gamin bravache et spontané, fier de revendiquer son goût de la marginalisation et prompt à dévoiler ses blessures et ses espoirs. En 2012, alors qu'il sort de prison, la capacité du cinéma à tordre le cou à la réalité et à transcender une situation devient pour elle une évidence. De la séquence du scooter volé jeté du haut d'une falaise dont la violence contraste avec la beauté du paysage à l'appel désespéré de celui qui craint ne jamais pouvoir connaître une normalité apaisante, de l'Espagne au Pérou où notre globe-trotter blessé poursuit son rêve de liberté, elle compile des images, (celles qu'elle tourne elle-même mais aussi celles qu'Arnaud à qui elle a confié une caméra, pour qu' il invente sa propre histoire, veut bien lui envoyer).

Soy libre, ou comment toucher l'universel par le particulier

Sans voyeurisme ni bienveillance, riche d'une tension permanente et d'un montage astucieux, se déroule la trajectoire d'un garnement à la sincérité désarmante, invité à casser les murs de sa prison intérieure. Affleurent alors des trésors de sensibilité insoupçonnée, dont la plus poignante expression se libère lors d'une ultime rencontre avec sa grand-mère très affaiblie et confrontée à une solitude qui le renvoie à la sienne. Les dessins d'Arnaud, régulièrement présentés, confirment une réelle fibre créatrice, celle-là même qui, associée à son amour de la nature, lui donne la force de se reconstruire ailleurs, loin d'un monde qui l'avait arbitrairement condamné.

Un documentaire étonnant qui, en plus de mettre en avant la valeur libératrice de l'art, annonce la naissance d'une réalisatrice au talent singulier dont le cinéma hexagonal peut désormais s'enorgueillir.



8 mars 2022

Fanny N.

site internet
presse nationale
audience : 71.6 K visites/mois



Critique / « Soy Libre » (2021) de Laure Portier

Fanny N. 2022-03-08 Laissez-nous un commentaire

2 ans après le court Dans l'œil du chien (Prix du Cinéma du réel), Laure Portier se lance dans le long avec Soy Libre, une immersion troublante et une fois de plus très personnelle. La critique et l'avis de Bulles de Culture.

Synopsis :

Arnaud c'est mon petit frère. Un jour je me suis rendue compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre.

Innocence perdue

Soy Libre suit Arnaud dans sa recherche de liberté, grâce à un subtil montage d'images filmées par lui-même et celles de sa sœur avec comme fil conducteur des dessins de ce dernier.

Face à la caméra, Arnaud raconte son histoire et nous fait découvrir son parcours on ne peut plus singulier, voire effrayant. La liste de facteurs potentiellement traumatisants est en effet impressionnante. Il semble presque irréel d'avoir déjà concentré autant de malheurs en si peu de temps. On passe de l'indignation à une certaine résignation en se rappelant que cela doit être malheureusement le chemin emprunté par de nombreux jeunes. Cette jeunesse qui est devenue invisible car abandonnée par ceux censés la guider.

En cela, Soy Libre fait (délibérément?) d'Arnaud la voix de tous ces délaissés qui, confrontés à une société qui ne respecte les règles qui devraient les protéger, choisissent les leurs. Cela n'est du coup pas sans conséquences et si les images d'Arnaud les montrent sans les justifier, le documentaire de Laure Portier nous amène sans doute à éviter d'être moins prompt à les juger.

Ce qui saisit tout de suite le spectateur, c'est le contraste entre la gravité des événements rapportés et son ton calme et posé. C'est sans doute ce contraste magnétique qui va l'accrocher et l'agripper au visage malgré tout angélique.

Résilience et (re)naissance

Ce qui est constant chez Arnaud c'est sa fuite en avant, sa volonté d'extraire à tout prix de ce système, quitte à vivre chichement. La recherche identitaire est évidente, même si cernée par une précoce maturité. La résilience habite dans la seule certitude qu'il semble avoir, celle d'avoir la vie qu'il aura choisi. Il refuse la cage/ l'enfermement qui revient souvent dans ses dessins.

Soy Libre c'est aussi le refus d'Arnaud de sombrer dans l'obscurité. On a le cœur serré quand celle-ci semble inévitablement le rattraper, quand la violence jusque là peu illustrée se manifeste par son impatience moins bien dissimulée. On comprend la frustration de la sœur à qui on n'a pas dû laisser plus de choix qu'une forme d'accompagnement. Et malgré tout, le but ultime, exprimé de la plus poignante des façons demeure, jusqu'à un dénouement finalement aussi singulier que son parcours de vie.

Notre avis ?

Laure Portier fait de Soy Libre un témoignage aussi puissant qu'émouvant, du début à cette fin judicieuse sous forme de bouffées d'espoir. L'efficacité du montage, la fausse impression de dépouillement de l'ensemble et la force narrative qui en découle donnent envie d'écouter les prochaines histoires de vie que la réalisatrice choisirait de nous raconter.

7 mars 2022

François Cardinalli

LES ERRANCES D'UN FRÈRE LIBRE



SOY LIBRE, DE LAURE PORTIER – 1H18

DOCUMENTAIRE

– SORTIE : **MERCREDI 9 MARS 2022** –

MON AVIS : **4** SUR 5

Le pitch ?

Arnaud, c'est son petit frère. Un jour, Laure Portier s'est rendue compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre. Elle le suit caméra au poing.

Ce qui touche dans ce doc ?

Original, ce documentaire l'est. Par la relation entre la réalisatrice et ce frère qu'elle filme sur une longue période. Au gré des informations livrées à la volée, au détour d'une marche, on découvre le parcours d'Arnaud : une enfance douloureuse entre une mère déprimée et un père qui le délaisse en lui préférant ouvertement sa compagne; famille d'accueil; séjours en prison. On a le sentiment que, par le truchement de la caméra, Laure Portier a pu mettre un peu de distance avec ce « sujet » si proche et parfois si lointain. Elle dit : *« Peut-être aussi que vu notre rapport, il était nécessaire de mettre quelque chose d'autre entre lui et moi. Une caméra, un projet. Mais je n'en avais pas cette conscience-là lorsque j'ai commencé à le filmer en 2005. En 2012, j'apprends qu'il est à la prison des Baumettes et là, nous sommes dans l'urgence que quelque chose se passe. Et pour que le film existe un jour sur le grand écran, je veux écrire un film et qu'il soit produit. C'était ma motivation dès l'écriture du projet. »*

Dois-Je Le Voir ?

site internet
presse nationale
audience : NC

8 mars 2022
Alexis Ramirez



Soy Libre – Le goût de l’aventure d’un frère aimant

Soy Libre : Arnaud, c’est mon petit frère. Un jour, je me suis rendu compte qu’il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu’il aurait dû être. Libre.

Soy Libre



C’est une réalisation de Laure Portier. Soy Libre a été présenté à l’ACID au Festival de Cannes 2021. [Ce documentaire français est disponible le 9 mars 2022 en salle.](#)

Ne pas hésiter à vivre ses rêves

Soy Libre porte parfaitement son nom. C’est l’occasion de suivre un adolescent intrépide de son quartier toulousain d’origine, jusqu’à [l’Amérique latine](#). Ce documentaire va nous faire partir du début. Alors qu’il n’avait rien, Arnaud a décidé de “conquérir le monde”. Pour cela, une simple caméra et c’est parti pour l’aventure. Comme quoi le monde nous ouvre les portes. On va d’ailleurs se sentir proche de lui dans ses étapes. Une occasion de voyager à travers un écran.

Ce jeune homme va donc se transformer en un impressionnant baroudeur. Son parcours ne peut que forcer le respect. Au moment de le voir brûler un scooter, il était dur de voir ce que l’avenir pouvait lui réserver de positif. Après de multiples épreuves, Arnaud a trouvé sa voie. Cela est dû à un impressionnant travail sur lui-même. Il n’est jamais trop tard pour se prendre en main.

5 septembre 2021
Thibaut Grégoire



« Soy Libre » de Laure Portier : Se libérer du film

En filmant son frère Arnaud dans une quête de liberté après un enfermement forcé, Laure Portier lui donne également la possibilité de se libérer d'un carcan filmique qu'elle aura mis en place avec le concours du premier intéressé. *Soy Libre* montre au final une libération, à la fois réelle et cinématographique, en donnant l'occasion à un « personnage » de cinéma de se libérer de son film.

« Soy Libre », un film de Laure Portier (2021)

Depuis les premières images filmées en 2007 dans la cité où ils ont grandi, mais plus précisément à partir de 2012, après la sortie de prison de son frère Arnaud (qu'elle appelle Nano), Laure Portier a entrepris de faire un film « ensemble » sur lui (1). En dressant le portrait d'un membre de sa famille, très proche et en proie à une sorte de « démon » intérieur – ici une certaine inclination à la violence et à la petite délinquance –, *Soy Libre* peut être rapproché d'autres documentaires proposant le même type de configuration, dans lesquels le réalisateur a un lien de sang ou d'amitié forte avec celui ou celle qu'il filme. On pense par exemple à *Petit Samedi* de Paloma Sermon-Daiï (lauréat d'un double prix au FIFF en 2020 dont le Bayard d'or) dans lequel la réalisatrice filmait également son frère atteint de toxicomanie. Mais le rapprochement entre les deux films s'arrête plus ou moins là car, contrairement au film de Sermon-Daiï, celui de Laure Portier met en exergue une véritable collaboration entre le filmeur et le filmé, et va jusqu'à mettre en scène le refus du filmé de se soumettre à toutes les volontés de celle qui tient la caméra et aurait dès lors le pouvoir, légitimé entre autres par un diplôme et une « profession » de cinéaste. Paradoxalement, c'est au final cette « lutte » entre la cinéaste et son sujet, cette opposition entre la volonté de « filmer ensemble » et la réalité des faits, laquelle se résumerait plutôt à « filmer contre », qui fait tout l'intérêt de *Soy Libre* et qui finit par donner un autre sens au titre et à la quête du « personnage » : celle de trouver sa liberté, y compris sa liberté par rapport au film.

Cette recherche de liberté est d'ailleurs un paradoxe en soi qui se trouve à la base même de l'impulsion et de la fabrication du film, impulsion donnée – selon les dires de la réalisatrice – en 2012, au moment où Arnaud sort de prison avec comme but, comme obsession, de quitter le pays pour aller goûter à la liberté en Espagne. Donc l'impulsion de *Soy Libre*, cette soif de liberté et de partir, est en même temps ce qui va empêcher la bonne tenue de sa réalisation de manière sereine, puisque le sujet que l'on veut filmer va partir et s'éloigner inexorablement de la caméra. D'une certaine manière, le sujet de *Soy Libre*, et le « but » pour son personnage principal, sont justement de fuir ce film, de le désertier pour gagner sa liberté. Mais la condition de cette prise de liberté réside aussi dans le film lui-même, qui met en scène ce chemin vers cette libération. Les contraintes que lui imposent sa sœur semblent pousser petit à petit Arnaud à vouloir s'en défaire, tout en voulant garder malgré tout le projet à flot, puisqu'il est une des conditions de sa liberté. D'ailleurs, à plusieurs reprises, il exprime son malaise de se trouver devant la caméra, ou plutôt face au dispositif imposé par sa sœur, ne comprenant pas pourquoi il doit se comporter de telle ou telle manière pour « passer » à l'écran, pourquoi il doit prendre telle ou telle position, etc. Par le biais d'une voix-off assez drôle, il émet même une critique directe contre le film et ce qu'il deviendra par la suite – ce qu'il est maintenant – en imaginant sa réception par ce qu'il appelle les « babas-cool de la culture », se gaussant de l'intérêt ou non que pourrait avoir telle scène, et du feu qui habite le personnage de cinéma qu'il sera devenu, cette « violence intérieure », etc. Prendre sa liberté commence alors aussi à signifier « se défaire du film », se libérer de celui-ci, ou au moins du carcan dans lequel il se sent prisonnier, ce carcan mis en place par sa sœur, diplômée d'une école « respectable » de cinéma (l'INSAS, en l'occurrence), qui lui a concocté un bon petit dispositif formaté et cloisonnant.

Aussi, quand Arnaud concrétise son projet personnel, celui de partir, et qu'une caméra lui est confiée à lui seul, il devient en quelque sorte maître de son propre dispositif et peut également goûter à cette forme de liberté – filmer ce qu'il veut – au sein même du film. À partir de ce moment-là, d'autres images qui proviennent d'Arnaud, des dessins de son cru, prennent également plus de place à l'écran. Évidemment cette liberté a ses limites puisque sa sœur reprendra *in fine* la main et la « maîtrise » de son film au montage, en choisissant parmi les images filmées par son frère celles qu'elle gardera ou non. Cette liberté est donc une illusion ou, pour tout le moins, elle est loin d'être totale. Il faut alors bel et bien se libérer du film, en sortir pour jouir d'une liberté moins illusoire. Au Q&A suivant la projection de *Soy Libre* au BRIFF, Laure Portier a dit que le film s'était terminé quand elle s'était tout simplement faite « bazardée » par son frère qui lui a fait comprendre qu'il s'en retirait. C'est donc finalement Arnaud qui aura décidé de la fin – d'une certaine manière et concernant le tournage en tant que tel principalement, puisque sa sœur a gardé la main sur le montage et la « fin de cinéma » qu'elle souhaitait – en reprenant sa liberté par rapport au film. Dans une scène assez forte émotionnellement, un Arnaud en larmes dit à sa grand-mère, alitée et visiblement mal en point, que son rêve est de vivre au milieu de la nature et d'y fonder une famille. C'est sa vision d'une vie « libre » et c'est ce qui arrive à la fin du film quand, au Pérou, une jeune femme avec laquelle il s'est installé tombe enceinte. Et c'est de cette manière-là qu'il se retire de *Soy Libre*, qu'il reprend sa liberté en concrétisant son rêve. Cette fin n'est probablement pas choisie par Arnaud, tant elle est « heureuse » et « cinématographique » sur le plan dramaturgique. On y sent surtout la « patte » de la professionnelle du cinéma, sa réalisatrice de sœur, qui a « écrit » une fin à partir de la réalité. Mais, quoi qu'il en soit, cette fin va dans le sens de ce que voulait Arnaud, ce rêve de liberté préalablement exprimé.

FRANCINE FAIT SON CINEMA

9 mars

Francine Vincent

site internet
presse nationale
audience : NC

SOY LIBRE

Sortie le : 9 mars 2022



Titre: **SOY LIBRE**

Documentaire / **Regard familial**

Durée: **1h18'**

Nationalité: **France**

Réalisatrice: **Laure Portier**

Année de production: **2021**

Distribution : **Les Alchimistes**

Récompenses: **Sélection Cannes 2021 / Section ACID**

Critique:

Quinze ans durant, de leur cité HLM jusqu'au bout du monde, une sœur interroge son frère cadet et mineur tout juste sorti de prison, le suit au fil d'une longue escapade en Espagne avant de le retrouver des années plus tard au Pérou finalisant un périple existentiel par la naissance d'un enfant.

A pied, en scooter volé ou à cheval, boxeur, lutteur, danseur, casseur ou pilleur il grandit au fil d'un road-movie ponctué d'auto-illustrations naïves en écho à ce portrait doublement libérateur, émancipateur pour l'un et créateur pour l'autre.

7 mars 2022
Laurent Schenck

Les sorties cinéma du 9 mars : Permis de construire, Murder Party, Goliath...

Anecdotes de tournage, notes d'intention, informations cinéphiles : chaque semaine, découvrez les coulisses des sorties cinéma.

[...]



Soy Libre de Laure Portier

Avec Arnaud Gomez, Jacqueline Puygrenier

De quoi ça parle ? Arnaud, c'est mon petit frère. Un jour, je me suis rendue compte qu'il était déjà grand. Il est né là où on ne choisit pas et cherche ce qu'il aurait dû être. Libre.

Le saviez-vous ? Le moment où Laure Portier a intégré l'INSAS (Institut Supérieur des Arts) coïncide avec l'entrée de son frère Arnaud dans un centre éducatif fermé. Dans le rapport de grande sœur à petit frère, la réalisatrice ressentait le besoin et le devoir de partager avec lui l'éducation qu'elle recevait.

[...]



Sujet 2'30

Autour des ambassadeurs du cinéma Le Dietrich de Poitiers, lors de la projection du film SOY LIBRE en présence de Laure Portier. Annonce de la sortie du film en fin de sujet.

Diffusion dans le 19/20, France 3 Poitou-Charentes

5 mars 2022
Laurent Favreuil

Poitiers : le cinéma Le Dietrich rassemble ses ambassadeurs



Chargée de la communication du Dietrich, Maëlle Charrier (à droite) accompagne les ambassadeurs étudiants, dont fait partie Elsa Bernier

Le cinéma d'art et essai Le Dietrich, à Poitiers, participe à une expérimentation nationale autour d'ambassadeurs étudiants. Une vingtaine d'entre eux a rencontré la réalisatrice du film "Soy libre", Laure Portier, ce samedi 5 mars 2022.

Ils sont 22...**Vingt-deux étudiants** issus de différentes filières de **l'université de Poitiers** qui forment les ambassadeurs du **cinéma d'art et essai Le Dietrich**.

Le cinéma poitevin a en effet été sélectionné par le **Centre national du cinéma (CNC)** – avec le cinéma Jean-Eustache, à Pessac – pour tester ce dispositif innovant visant à retisser des liens avec les plus jeunes spectateurs. Le dispositif est coordonné par l'association des Cinémas indépendants de Nouvelle-Aquitaine (Cina).

"L'idée est de faire en sorte que les étudiants redécouvrent la salle et qu'on puisse nourrir leur culture cinématographique par des avant-premières et des échanges avec des professionnels du cinéma."

Maëlle Charrier, chargée de communication du Dietrich Poitiers

Étudiante en deuxième année de licence de lettres, **Elsa Bernier** fait partie de ces ambassadeurs. Elle connaît bien le cinéma pictavien puisqu'elle y a été bénévole lorsqu'elle était encore lycéenne. " *Le cinéma m'apporte beaucoup et j'ai envie de partager ça, explique la jeune femme. Je m'intéresse beaucoup aussi à la mise en relation d'associations sur différentes thématiques. Et le cinéma peut justement être relié à plein d'autres domaines. C'est ça qui est génial.* "



Pour ce documentaire de création, Laure Portier a filmé son jeune frère, Arnaud, durant 15 ans (de 2005 à 2020), pour tisser un film délicat autour de la liberté, de l'émancipation et des rapports familiaux.

La journée de travail des étudiants cinéphiles n'est pas terminée : elle se poursuit jusqu'à 16 h, avec un atelier d'écriture sur la critique de films encadré par **Nathan Reneaud**, le programmateur du [Festival international du film indépendant de Bordeaux \(Fifib\)](#).

Avant-première publique de "Soy libre", ce samedi, à 18 h 30

Une seconde séance en avant-première du film "Soy libre" est prévue à 18 h 30, ce samedi 5 mars 2022. Elle est ouverte à tous et sera à nouveau présentée par la réalisatrice Laure Portier.

> www.le-dietrich.fr